

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

37



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



REVOLUTIONARY

LIBRARY

OF THE

ENCORE UN BRUTUS,

ou

LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

DE NANTES,

DRAME EN TROIS ACTES

ET EN PROSE.

Par le Citoyen CALLAND, Artiste au Théâtre
de Lille.

Guerre à mort aux assassins. Acte III. Scène VII.

SE VEND A LILLE,

Chez J. B. ROGER, Imprimeur - Libraire,
rue de la Clef.

L'AN TROISIÈME DE LA REPUBLIQUE.

PERSONNAGES.

Membres du Tribunal.

LEDoux, } Président.
CLEMENT, }
SANS-REMORDS, } Juges.
DROITURE, }
LA LOI, } Accusateur public.
LE FRANC, }
CIRE-POIX, } Jurés.

D'autres Jurés, personnages muets pour compléter le nombre des Jurés requis par la loi.

FURETIN, }
RAPPORT, } Commissaires du Tribunal.
La Cit. LEDoux, Femme du Président.
UN GEOLIER.

Les Prévenus.

ADÉLAIDE MORIN.
PIERRE LE NOIR.
STANISLAS DE SAINT-SYR.
SOPHIE DE SAINT-SYR, sa fille.
FÉLIX, fils de M. De la Tour, cru fils de Ledoux.
MATHIEU GONSIN.
SON PERE.
SA MERE.
SON EPOUSE.
SES DEUX FILS.
SES DEUX FILLES.
PIERRE DAUVILÉ.
MARIE-LOUISE FERNON.
LE JEUNE PERAUD, Témoin.
LE FILS DE LEDoux, cru fils de M. De la Tour,
et soupçonné émigré.
UN REPRESENTANT DU PEUPLE.

La Scène se passe à Nantes.

ENCORE UN BRUTUS.

O U

LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

DE LA MONTAGNE

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE

La Citoyenne LEDOUX, seule.

(Assise auprès d'une table, sur laquelle il y a des gazettes et autres papiers publics, et quelques lettres ouvertes.)

EST-IL une situation plus affreuse que la mienne ? Malheureuse faiblesse, de combien de crimes n'as-tu point été la cause ? Je n'ai cédé, il est vrai, qu'aux fureurs, qu'aux menaces horribles d'un époux, quel époux ! La honte de l'humanité, portant dans son cœur le germe de tous les crimes, altéré du sang de ses semblables, et, pour tout dire en un mot, un jacobin : président d'un tribunal de sang, il envoie à la mort des milliers de victimes, et la sérénité repose sur son front. Homme barbare ! ta rage inhumaine s'étendra-t-elle jusques sur l'enfant que mon sein a nourri ! Digne Clément, en toi seul est mon espoir, tu es le seul défenseur de

l'innocence. Cet homme sensible n'a accepté, m'a-t-il dit, une place au tribunal que pour arracher quelques victimes à la mort, il m'a promis de veiller sur mon fils, ... Ah ! le voici, il a l'air troublé.

SCÈNE II.

La Citoyenne LEDOUX, CLÉMENT.

CLÉMENT.

BON JOUR, citoyenne.

La Citoyenne LEDOUX.

Je vous salue, citoyen.

CLÉMENT.

Votre mari est-il ici ? je voudrais lui parler.

La Citoyenne LEDOUX.

Non, citoyen ; il est dehors depuis une heure.

CLÉMENT.

Citoyenne Ledoux, je vous annonce avec regret une nouvelle qui va vous affliger : c'est aujourd'hui qu'on juge les infortunés St. Syr.

La Citoyenne LEDOUX.

Et mon fils, citoyen, et mon fils !

CLÉMENT.

C'est précisément ce qui m'amène ici ; je crois bien que Ledoux ne veut point le sacrifier. D'ailleurs, quelle est sa faute ? D'avoir voulu sauver des malheureux ? Que deviendra l'humanité, si la pitié et la sensibilité sont des crimes ?

La Citoyenne LEDOUX.

Malheureuse ! je l'ai précipité moi-même dans

les fers ! Il avait entendu son père donner l'ordre d'arrêter M. de St. Syr, sa fille et tous ceux qui se trouveraient avec eux : il vint aussi-tôt me dire qu'il allait les avertir et favoriser leur fuite : je fus la première à l'encourager à cette action généreuse, et il était encore dans le château quand les gardes arrivèrent.

C L É M E N T.

Mais ceux qui les ont arrêtés, assurent qu'il fuyait avec eux.

La Citoyenne L E D O U X.

Ah ! citoyen, je fus trop accablée de ma douleur, pour demander des détails sur cette malheureuse affaire. Mais sauvez mon fils, sauvez-le de la fureur de son père ? Sans vous il périra avec les malheureux qu'il a voulu arracher à la mort : vous connaissez la haine de mon mari contre les St. Syr ?

C L É M E N T.

Oui, la perte des St. Syr est assurée, puisque Ledoux a envie d'acheter leur terre qui avoisine celle dont il a déjà fait l'acquisition, je veux dire celle de M. De la Tour dont le fils s'est émigré depuis un an. J'ai fait de vains efforts pour sauver ces infortunés, mais il n'en sera pas de même de Félix : la nature est bien éloquente, lorsqu'elle plaide la cause d'un fils dans le cœur de son père.

La Citoyenne L E D O U X.

Généreux Clément, vous jugez tous les cœurs par le vôtre ! Mon malheureux fils est perdu, sa mort est résolue. Mère barbare ! c'est toi qui l'assassines !

C L É M E N T.

Vous, citoyenne ! je ne vous comprends pas : tout ceci me paraît une énigme.

La Citoyenne L E D O U X.

Affreuse je n'écoute plus que mon désespoir ! Je vais vous révéler le plus horrible mystère. Le fer ou le poison sera le prix de mon indiscretion : mais qu'importe , si je puis empêcher mon époux de combler la mesure de ses crimes !

C L É M E N T.

Citoyenne, je crois que je ne vous inspire aucune défiance.

La Citoyenne L E D O U X.

Non, citoyen, votre probité me rassure. Pour faire connaître toute l'horreur de ma situation, il faut remonter à des tems plus éloignés.

Vous savez que mon mari sortit de son village où il vivoit misérablement, pour entrer au service du meilleur des maîtres, M. De la Tour. Fils d'un fermier que des pertes réitérées réduisirent à la misère, il avoit reçu une sorte d'éducation ; M. De la Tour le remarqua bientôt, et lui trouvant beaucoup d'intelligence, il en fit son homme de confiance. Ce fut là que je le connus ; je jouissois des bienfaits de Madame De la Tour qui me regardoit moins comme sa femme de chambre, que comme sa compagne et son amie. Ces bons maîtres nous aimoient, Ledoux et moi, comme si nous eussions été leurs propres enfans : enfin par leurs conseils nous nous mariâmes ; ils nous dotèrent et pour rendre mon mari à l'état de ses pères, ils nous facilitèrent les moyens de faire valoir une petite ferme qui leur appartenait : nous passions les jours les plus heureux à bénir nos bienfaiteurs, lorsque Ledoux trouva l'occasion de dévoiler son affreux caractère. Je mis au monde un garçon, seul fruit de notre mariage ; mon accouchement ne précéda que de huit jours celui de Madame De la Tour

qui perdit la vie en la donnant à son fils. M. De la Tour ne voulait point survivre à une épouse adorée : il ne surmonta son désespoir que pour donner des soins à son fils. Il me le confia ; la nature m'avoit mise en état de pourvoir abondamment aux besoins de ces deux chères créatures ; mais , ô crime affreux ! A peine eut-on abandonné cet enfant à mes soins , que mon mari profitant de quelques rapports de ressemblance avec le nôtre , me força d'en faire l'échange , pour assurer , disait-il , le bonheur de notre fils. Je voulus lui faire ouvrir les yeux sur la barbarie d'un pareil procédé , mais ses menaces horribles m'imposèrent silence , et l'échange fut fait.

C L É M E N T.

Citoyenne , je ne puis m'empêcher de condamner votre faiblesse ; vous voyez quelles en sont les suites.

La Citoyenne L E D O U X.

Hélas ! je n'ai jamais mieux senti l'énormité de mon crime que dans ces affreuses circonstances ! Le fils supposé de M. De la Tour ne me fut confié que pendant deux ans : son père le retira pour le faire élever sous ses yeux. On employa , pour-ainsi-dire , la violence pour arracher mon cher enfant de mes bras ; que la nature a de droits sur le cœur d'une mère ! « Ma chère Ledoux (me dit ce vertueux M. De la Tour) ce n'est point avec de » l'argent qu'on peut payer les tendres soins que » vous avez pris de mon fils : confiez-moi le vôtre » à votre tour ; je veux être le père de ces deux » enfans ? Comptez qu'ils me seront également » chers : je veux qu'ils ayent la même éducation ». Tant de bontés rendoient mon crime plus affreux ; j'étois accablée du poids de mon ingratitude ; mon secret étoit prêt à m'échapper , mais un coup-d'œil

terrible de mon époux me réduisit une seconde fois au silence. Ces deux enfans furent élevés ensemble dans la maison de M. De la Tour que l'on eut pris pour le père de tous deux, par la tendresse qu'il leur témoignait; il voulut qu'ils se donnassent le doux nom de frère : ils eurent les mêmes maîtres dont le faux De la Tour profita peu, tandis que son frère faisait des progrès étonnans. M. De la Tour voyait avec chagrin les germes de tous les vices se développer dans le cœur de son fils. Ses défauts s'accrurent avec lui; en vain son père piquait-il son amour-propre par les éloges mérités qu'il donnait à la bonne conduite et aux talens de son frère, ils ne firent qu'augmenter sa jalousie. Enfin ce père malheureux crut voir dans l'état sérieux du mariage le moyen le plus sûr d'arracher son fils à ses habitudes et de le rendre à la vertu. Il proposa donc à M. de St. Syr, son voisin et son ami, qui avait une fille charmante, de former des nœuds qui devaient resserrer ceux de leur ancienne amitié; mais mademoiselle de St. Syr témoigna le plus grand éloignement pour le mariage; et les belles qualités du frère du jeune De la Tour ne contribuèrent pas peu à augmenter son dégoût pour celui qu'on lui destinait. Dans ces circonstances, un nouveau malheur vint accabler M. de la Tour, il céda à son désespoir, et mourut en voyant son fils abandonner sa patrie. Ses biens furent confisqués : mon mari qui long-tems avant cette époque avait commencé sa carrière révolutionnaire, vit avec chagrin cette fortune échapper à son fils, il eut l'injustice de me reprocher sa perte; il vint d'acquérir, je ne sais comment, la terre de M. De la Tour : de simples fermiers, nous sommes devenus richespropriétaires; et par quel moyen, je l'ignore.

Jugez, par ce récit, si mon époux a juré la perte de Félix : sauvez ce malheureux; vous êtes son seul protecteur !

Clément.

CLÉMENT.

Soyez sans inquiétude sur le sort de ce jeune homme. Mes collègues ne souffriront point que Ledoux le sacrifie; ils croiront servir un ami contre lui-même: de mon côté, je vous donne ma parole d'honneur de le sauver; mais puis-je compter sur celle que vous allez me donner de ne point paraître au tribunal, votre douleur vous trahirait. Le fils de M. De la Tour, reconnaissant l'erreur, réclamerait avec justice les biens que la nation a confisqués. Votre mari serait perdu, et vous avec lui, puisque vous avez partagé son crime.

La Citoyenne L E D O U X.

Citoyen, vous pouvez compter sur la parole que je vous donne de ne point paraître au tribunal.

CLÉMENT (*un peu embarrassé*).

Je me charge de tous vos intérêts; que ne pouvez-vous lire dans mon cœur, vous verriez que vous n'avez point de meilleur ami que moi.

La Citoyenne L E D O U X.

Puis-je encore prétendre à votre estime après l'aveu de mon crime?

CLÉMENT.

La faiblesse, citoyenne, est le propre de l'humanité; mais je vois un motif de consolation pour vous; le ciel arrange tout pour le mieux, la sagesse répare le tort que vous aviez fait à ce jeune homme; il ne sera point dépouillé, puisque les biens de son père que vous avez acquis lui reviendront après vous: d'ailleurs, vous n'avez cédé qu'aux menaces de votre époux, lui seul est criminel; encore, si son cœur ne lui faisait que ce reproche, mais je vois, avec douleur, qu'il se couvre de tous les crimes; il outrage l'humanité; les liens du mariage,

avec une femme aussi parfaite, n'ont rien de sacré pour lui. J'admire avec quelle douceur vous souffrez qu'il porte ailleurs un hommage qui vous est si bien dû. Mais on se lasse à la fin de se voir outrager : l'union des époux est établie sur une réciprocité d'égards, et vous ne devez plus rien à celui qui vous rend si peu de justice.

La Citoyenne L E D O U X.

Citoyen, où peut tendre un discours qui ne me paraît point placé dans la bouche d'un homme vertueux ?

C L É M E N T.

Femme adorable ! il n'est plus tems de vous cacher la passion violente que j'ai renfermée jusqu'à-présent dans mon cœur. Vous voyez à vos pieds le plus amoureux des hommes, je vous adore.... Songez que vous m'avez fait dépositaire d'un secret important ; ma discrétion, mon dévouement à vos intérêts, tout me fait espérer du retour.

La Citoyenne L E D O U X.

Ciel ! quelle horreur ! c'est là le prix que tu mets à tes services. Sors de ma maison, la vie d'un innocent ne sera pas le prix de mon déshonneur ! mais si tu te refuses à le sauver, j'en appelle au peuple, il est juste, il verra mes larmes, mon désespoir ; je lui ferai l'aveu de mon crime, il empêchera une nouvelle atrocité ; je l'exciterai moi-même.

C L É M E N T.

Contre un époux !

La Citoyenne L E D O U X.

Contre un scélérat, ton complice ; mais sors d'ici sur-le-champ, vas retrouver tes dignes collègues dans leur infâme repaire.

C L É M E N T (avec l'air du repentir.)

Citoyenne Ledoux, ce n'est plus un amant, c'est

(11)

un coupable qui tombe à vos genoux ; je vous offrais mes services pour prix de votre tendresse ; qu'ils deviennent le prix du pardon que j'implore ; qu'un moment de faiblesse ne m'enlève point votre estime ! conservez à Félix le seul appui qui lui reste ; dites que vous ne me méprisez pas , et je cours défendre l'innocence.

La Citoyenne L E D O U X.

Citoyen , si vos regrets sont sincères , si la vertu reprend tout son empire sur vous , j'oublie votre indiscret aveu ; je fais plus , je vous rends toute ma confiance.

C L É M E N T.

Avant la fin du jour je saurai vous prouver combien je la méritais ; je vais attendre votre mari , je veux absolument le voir avant l'heure du tribunal : n'oubliez point que vous ne devez pas y paraître.

La Citoyenne L E D O U X.

Je m'en souviens , et je vous le promets encore ; je vous quitte ; soyez le défenseur de Félix , des malheureux St. Syr , et vous aurez pour la vie des droits à ma reconnaissance et à mon estime.

SCÈNE III.

C L É M E N T (seul.)

OUF ! qu'un rôle d'honnête homme est difficile à remplir ! ah ! citoyenne Ledoux , depuis deux grands mois , pour vous plaire , j'ai mis sur ma figure un masque de vertu , qui , par parenthèse , y allait fort mal , et c'est ainsi que vous payez mes soins ? Allons , allons , rentrons dans le naturel , montrons-nous tel que nous sommes , puisque nos grimaces de probité n'ont rien attrappé.

D'abord le défenseur officieux de votre Félix va hâter sa perte, et vos larmes le vengeront de vos dédains : en second lieu, il est de l'intérêt de Ledoux que ce jeune homme soit sacrifié. Heureusement sa femme qui compte sur ma parole, m'a donné la sienne de ne point paraître au tribunal : il sera expédié avant qu'elle en soit instruite ; et la chose étant sans remède, elle sera assez prudente pour se taire.

Je ne veux point dire à Ledoux la confidence que sa femme m'a faite ; sa vengeance contre elle le perdrait peut-être lui-même ; et il m'entraînerait dans sa chute ; nos intérêts sont communs ; mais ne croyez pas, citoyenne Ledoux, que je bornerai là ma vengeance... Non, vous m'avez mis entre les mains une arme dont je saurai me servir contre vous, quand je le pourrai sans me compromettre... J'entends, je crois, Ledoux. Oh ! je n'ai pas besoin avec lui d'un visage d'honnête homme.

SCÈNE IV.

CLÉMENT, LEDOUX.

LEDoux.

AH ! ah ! te voilà ; bon jour, confrère, sois le bien-venu. Je viens de chez notre ami Bonne-Foi, président du directoire. Les biens de St. Syr ne m'échapperont pas ; avant la fin du jour, j'aurai mis le propriétaire hors d'état de faire aucune réclamation. Nous aimons beaucoup à hériter, nous autres ; et tu sais qu'on ne peut hériter que des morts. Ah, ça, en sortant du tribunal nous dinons ensemble, Bonne-Foi est des nôtres : il a fait une découverte précieuse.

CLÉMENT.

Quoi donc ?

LEDOUX.

Une cave des mieux fournie ; nous en goûterons les vins à dîner.

CLÉMENT.

C'est fort bien , mais nous dînerons tard , car nous avons bien des passe-ports à expédier.

LEDOUX.

Mais pas tant ; d'ailleurs nous menerons cela lestement.

CLÉMENT.

Tu n'as point vu nos amis , ce matin ? Sais-tu que nous sommes très-embarrassés ? Et ton fils , qu'en faisons-nous ? Nous l'acquittons sans doute.

LEDOUX.

Mon ami , la nature doit se taire quand la Patrie a parlé : mon fils a voulu sauver des nobles , des aristocrates ; il a été arrêté avec eux , la Loi prononcera. Je veux , comme un autre Brutus , prononcer moi-même son arrêt de mort. Les ennemis de la patrie , tels qu'ils soient , n'ont aucun droit à ma pitié ; je voudrais , d'un seul coup , exterminer tous les traîtres.

CLÉMENT.

Il serait difficile de les perdre d'un coup. Mais nous n'allons pas mal dans les détails. Combien aujourd'hui pour la noyade ? deux cens ?

LEDOUX.

Ceux-là ne paraîtront point au tribunal ; cela ne finirait point. Je ne veux pas que mon fils soit confondu dans un nombre de deux cens ; sa mort doit faire plus de bruit.

CLÉMENT.

Ce langage, digne d'un Romain, serait bon à tenir en public; mais, entre nous qui nous connaissons, je crois que tu tiens plus au solide qu'à la réputation. Pourquoi ce grand sacrifice?

LEDOUX.

Pourquoi? Mon fils n'a jamais aimé la révolution; il a osé cent fois me reprocher mon zèle pour la chose publique: il ne mérite plus la tendresse d'un bon père qui a toujours voulu son bien.

CLÉMENT.

Je le crois; mais encore c'est ton fils.

LEDOUX.

Je ne suis pas le père d'un mauvais citoyen.

CLÉMENT.

Au reste, tu t'en expliqueras avec nos amis en déjeûnant; tu vas venir nous joindre sans doute? Une bonne bouteille de Bordeaux à chacun, c'est un préservatif contre les faiblesses humaines. Quant à ton fils, si tu veux que je te parle à cœur ouvert, je suis absolument de ton avis; on va mettre ton nom à côté de ceux des grands hommes qui ont sauvé leur Patrie. Nos frères les jacobins ont bien pu dénoncer leur père; ils ont pu verser le sang de plusieurs milliers de victimes: toi seul, comme un autre Brutus, auras conduit ton fils à la mort. Que je suis loin de tes vertus républicaines! j'admire ton courage sans avoir la force de l'imiter.

LEDOUX. (l'embrassant.)

Ah! mon cher Clément, ce jour de gloire sera le plus beau de ma vie! Si tu n'as pu trouver dans ton cœur cet héroïsme que je vais montrer aujourd'hui.

d'hui, tu as du moins trouvé, comme moi, le chemin de la fortune ; sans reproche, je t'ai rendu de grands services.

C L É M E N T.

Mon cœur n'a point été ingrat, et dans tous les tems j'ai été dévoué à tes intérêts.

L E D O U X.

J'en conviens ; mais tu sembles te démentir aujourd'hui, en me reprochant la mort de mon fils ; elle est nécessaire à ma réputation. Comptes-tu pour rien la gloire qui va m'en revenir ?

C L É M E N T.

Pardon : je n'ai cédé qu'aux prières de ton épouse qui a imploré ma pitié en faveur de son fils ; elle veut que j'ouvre ton cœur aux sentimens de la nature. J'ai voulu l'essayer, mais je ne connoissais point toutes tes vertus. Tu me fais rougir de ma faiblesse ! Je cours au rendez-vous pour le déjeuner ; je prévienrai nos amis à ce sujet, et tu viendras bientôt achever de les endoctriner.

L E D O U X.

Je suis à vous dans un quart-d'heure.

C L É M E N T. (fausse sortie.)

A propos, tu ne me dis pas que tu as reçu hier au soir la visite d'une jolie femme. La citoyenne Filière, femme de ce riche orfèvre, est sortie de chez toi à sept heures ; elle y était entrée à cinq heures et demie. Un tête-à-tête d'une heure et demie est diablement scabreux.

L E D O U X.

Elle venait me solliciter pour son mari.

C L É M E N T.

Et tu as dressé hier les articles du traité. Et qui est-ce qui l'a fait arrêter ?

Moi.

CLÉMENT.

Pourquoi ?

LEDOUX (*avec une sorte de confiance.*)

Sa femme est jolie.

CLÉMENT.

J'entends; c'est la cause cela, mais le prétexte !

LEDOUX.

Aristocratie prononcée : il se coëffait en muscadin.

CLÉMENT (*riant.*)

Ah ! bon ; et depuis hier , graces à toi , il n'a plus la coëffure d'un muscadin.

LEDOUX (*avec modestie.*)

Je ne dis pas cela.

CLÉMENT.

Comment de la réserve avec tes amis ! Allons , je vois tout cela d'ici . . . Elle t'aura demandé son élargissement , et tu auras eu assez de fermeté pour soutenir l'attaque.

LEDOUX.

Je t'avouerai qu'il en faut furieusement avec une belle solliciteuse.

CLÉMENT.

Dis-moi donc quelle a été la fin de cette aventure ?

LEDOUX.

Eh bien , puisqu'il le faut . . . (*Il chante, comme dans l'Amant jaloux.*) Mais non ; il faut être discret ,

discret, il faut être discret. Et toi, tu es toujours amoureux comme un roman ?

CLÉMENT.

Ma foi, comme ça, moins le matin que le soir ; c'est après dîner que mon amour me prend.

LEDOUX.

Et le mari fait-il le jaloux ?

CLÉMENT.

Il s'en garderoit bien : s'il avoit ce malheur-là, nous nous en serions bientôt débarrassés. Mais il est de bon accommodement. (*riant.*) Sa femme veut que je fasse insérer au bulletin qu'il a bien mérité de la patrie ; mais je ne compte point abuser encore long-temps des complaisances du bon-homme. C'est un vilain ragoût que la constance en amour ; j'ai fait ce matin une nouvelle déclaration qui n'a point été trop bien accueillie ; j'ai été rudement repoussé.

LEDOUX.

Est-ce un époux qui te gêne ? Tu n'as qu'à dire, je m'en charge ; un mois ou deux de cachot pour te laisser le champ libre ; et s'il n'est pas content, nous l'enverrons avec les autres.

CLÉMENT.

Je te sais gré de ta bonne volonté, mais je la réserve pour une autre occasion.

LEDOUX (*se tourne du côté de sa table, sur laquelle il trouve une lettre ouverte, qu'il montre à Clément.*)

Tiens, Clément, voilà encore une dolente épître ? Elle est de la femme de Maurice le tanneur ; il est, je crois, sur la liste de demain. Est-ce toi qui l'as fait arrêter ?

CLÉMENT.

Non : j'ai cru que c'était toi. Sa femme n'est

pourtant pas, jolie : qu'est-ce qu'on lui reproche ?

LEDOUX.

Ma foi, je n'en sais rien : il n'est pas trop riche non plus.

CLÉMENT.

As-tu lu la lettre de sa femme ?

LEDOUX.

La signature, et rien de plus. Moi, j'ai tant d'affaires, et puis elle a trente-six ans.

CLÉMENT.

Une femme de trente-six ans, et point de fortune ! Mais cet homme-là n'est point de ceux qu'on arrête ! Il faut l'acquitter.

LEDOUX.

Mais oui.... nous verrons cela demain.... oh diable, non pas ! J'oubliais que notre ami Cire-paix lui doit six mille livres, pour des marchandises fournies ; peut-être est-ce une manière de s'acquitter.

CLÉMENT.

Mais pourquoi Cire-paix ne prend-il pas des arrangemens avec lui ? Je suis persuadé que Maurice abandonnerait la créance pour sauver sa vie. Il faut être juste aussi : cette femme va rester dans la misère avec huit enfans. D'ailleurs, ce n'est pas pour une bagatelle de six mille livres qu'on perd un homme.

LEDOUX.

Ce ne sont point nos affaires : Cire-paix nous saurait mauvais gré de nous mêler de cela. « Ne faisons point à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit à nous-mêmes ».

CLÉMENT.

Tu as toujours d'excellentes raisons : je me tais et je pars. Tu vas venir dans un quart-d'heure nous rejoindre.

LEDOUX.

Non, non... je fais une réflexion : ne m'attendez pas ? J'ai quelque chose à faire pour le moment... Eh ! parbleu, tu pourrais m'être utile.

CLÉMENT.

De quoi est-il question ?

LEDOUX.

De me débarrasser du citoyen Richard, négociant ; je veux le faire mettre dedans ce matin.

CLÉMENT.

Ce sera bientôt fait... Je ne veux point te faire de question à ce sujet ; tu as sûrement de bonnes raisons pour te conduire ainsi.

LEDOUX (*d'un ton hypocrite.*)

Eh ! mon Dieu, tu me connais ; je n'ai point plus de méchanceté qu'un agneau : je ne voudrais pas, à propos de botte, faire du chagrin à quelqu'un.

CLÉMENT (*du même ton.*)

Voilà comme nous sommes tous : nous nous perdrons par trop de douceur.

LEDOUX.

Ecoute, j'ai toute confiance en toi ; je sais que Richard a envie de la terre de St. Syr ; il en a parlé à quelqu'un, et je le fais arrêter comme suspect jusqu'après la vente.

CLÉMENT.

C'est un moyen sûr ; je ferai ton affaire, dans une heure il sera à couvert.

LEDOUX.

Bon, je me repose de tout sur toi. Moi, je ne paraîtrai point : cela vaudra mieux.

CLÉMENT.

Je cours terminer cette affaire, et de là au déjeuner où je compte te retrouver (*il lui prend la main*) Salut et fraternité.

SCÈNE V.

LEDOUX (*seul.*)

C'EST vraiment un bien brave homme que ce Clément : il m'a fait trembler, cependant, lorsqu'il m'a parlé de la prière que ma femme lui a faite en faveur de son prétendu fils, quoique je puisse compter sur lui pour plus d'une raison, je serai fâché qu'il sût le secret de la naissance de Félix; cela diminuerait l'admiration que lui donne le sacrifice que je vais faire. Ah ! Ledoux, quelle journée pour toi ! le même coup va te donner la réputation du plus grand des Romains, et perdre le seul homme qui ait de véritables droits aux biens que tu possèdes. Ce coup porté, il ne me reste plus qu'un sacrifice à faire : la seule personne qui sait mon secret doit cesser de vivre.... Malheureux ! ton épouse ! quelle faiblesse !... La pitié semblait parler pour elle... la pitié ! mais la pitié n'entra jamais dans le cœur d'un vrai jacobin. D'ailleurs, ma femme m'a dit cent fois que la vie n'était plus qu'un fardeau pour elle, c'est lui rendre service que de l'en débarrasser.

S C È N E V I.

LEDOUX, LA CITOYENNE LEDOUX.

La Citoyenne LEDOUX.

LEDOUX, je vais sortir, prendre un peu l'air; j'en ai besoin, je ne me sens pas bien.

LEDOUX.

Vous avez des inquiétudes, je vois cela : mais rassurez-vous. J'aurais droit de me plaindre, cependant, du peu de confiance que vous avez en votre époux; Clément m'a parlé de la prière que vous lui avez faite en faveur de Félix. Pourquoi ne point vous adresser à moi? Cette prière aurait-elle eu moins de force dans votre bouche que dans la sienne.

La Citoyenne LEDOUX.

Mon ami, pardon de ma défiance; mais ta sévérité m'en impose... Je me jette à tes pieds, sauve ce jeune homme, sauve le fils de notre père; rappelle-toi les bienfaits que tu en as reçus ! notre crime a causé sa mort; conserves au moins les restes de cette malheureuse famille : vois ton épouse en pleurs qui te demande grace pour l'enfant que son sein a nourri !

LEDOUX.

Relevez-vous, ma femme ; il n'est pas nécessaire que vous cherchiez à m'attendrir sur le sort de ce jeune homme que j'aime autant que vous; croyez que j'ai un cœur aussi. Le secret de notre imprudence doit mourir avec nous; je crois qu'il n'est pas besoin de vous le répéter. Je sauverai, n'en doutez pas, celui qui a remplacé mon fils ;

mais je veux que la peur lui serve de leçon , et le ramène à des sentimens républicains qu'il na jamais connus. Soyez tranquille sur son sort.

La Citoyenne L E D O U X.

Ah ! tu me rends la vie !... et les infortunés St. Syr qu'ont-ils fait ? ne sois point généreux à demi ! sois homme , que je retrouve mon époux !

(*Aussi-tôt que Ledoux entend nommer les St. Syr, il sort, sa femme le suit pour l'attendrir ; voyant qu'elle ne gagne rien , elle redescend sur la scène et continue après un silence.*)

SCÈNE VII.

LA CITOYENNE LEDOUX (*seule.*)

TOI, mon époux ! un tigre altéré de sang humain ! Va , le ciel se lassera de voir tant de crimes ; le cri de l'innocence parviendra enfin jusqu'à lui. Sa vengeance , pour être tardive , n'en sera que plus terrible. Puissé-je le voir bientôt ce jour de vengeance , où le peuple sortant de son funeste sommeil , aux cris de vos nombreuses victimes , vous livrera aux derniers supplices , sur ces mêmes échafauds que vous aurez fait dresser à l'innocence !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(La scène se passe dans une chambre d'une maison d'arrêt. On voit dans cette chambre un mauvais grabat, sur lequel couche M. de St. Syr : le lit de sa fille est dans la même chambre, mais séparé de celui de son père par une cloison en planches; chaque lit est porté sur des planches soutenues par deux traveaux. Deux mauvaises chaises, un pot de terre, une mauvaise table de bois, font tout l'ameublement de cette prison. Félix, qui couche dans une autre chambre de la maison, vient tous les jours leur tenir compagnie et les consoler.)

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE (seule.)

QU'il est doux d'avoir des obligations à ce qu'on aime ! Félix, mon cher Félix, tu as tout fait pour mon père; voilà ce qui te rend cher à mon cœur. Tu apprends le danger où nous sommes, ton cœur compatissant te fait voler à notre secours, tu veux sauver des malheureux, et tu partages maintenant leurs fers ! voilà la récompense de ton action généreuse ! Qui pourrait condamner mes sentimens pour toi ? va, Félix, mon amour m'honorera aux yeux de l'homme juste, et je ne redoute point l'opinion des autres.

SCÈNE II.

SOPHIE ET FÉLIX.

SOPHIE.

VENEZ, mon cher Félix; vous seul pouvez verser des consolations dans le cœur de Sophie !

qu'il est cruellement déchiré ce cœur sensible, par le tableau de nos infortunes ! Mon père succombant sous le poids des années et des malheurs, un vieillard accoutumé aux jouissances d'une vie aisée, et maintenant privé des choses de premier besoin. Ce triste grabat, cette chambre horrible, voilà ce qui reste à M. de St. Syr, (*elle pleure*) à mon malheureux père !

FÉLIX.

Quel affreux bouleversement dans l'ordre ! les scélérats triomphent, et traitent comme un criminel le plus humain des hommes. Que vous êtes heureuse, Mademoiselle, de tenir le jour d'un si vertueux père ! et moi !... oh ciel ! il ne doit me voir qu'avec horreur !

SOPHIE.

Que dites-vous, Félix ; se passe-t-il un seul jour qu'il ne vous assure d'une éternelle reconnaissance ? d'ailleurs, n'est-ce point au zèle que vous avez mis à nous sauver, que vous devez votre malheur ?

FÉLIX.

Ah ! chère Sophie, pouvez-vous me croire malheureux, quand je partage votre prison ? ma liberté ferait mon supplice, puisqu'elle m'éloignerait de ce que j'ai de plus cher au monde. Ce bon père ! je viens de le voir dans la cour commune aux prisonniers : j'y étais avant lui ; il est venu à moi les bras tendus, il m'a serré contre son cœur ; j'ai senti couler le long de mes joues des larmes de sa tendresse : « va trouver ma fille, m'a-t-il dit, » va la consoler ». Je rougis de mériter si peu la confiance qu'il a en moi. Lorsque, sur l'ordre barbare de mon père, je volai à votre secours ; ne peut-on point m'accuser d'avoir moins écouté la pitié que l'amour ? ah ! ce sentiment violent dominait tout mon être ! mais j'en atteste le ciel ! Si le

sort

sort de votre père eut été séparé du vôtre, j'aurois donné mes jours pour sauver les siens. Ce digne vieillard ne cesse de me rappeler ce qu'il appelle ma générosité, mon dévouement à sa famille; je lui fais oublier, me dit-il, les torts de mon père : hélas ! il ne connaît pas tous les miens ! Ce n'est point assez que le père soit son persécuteur ; il faut encore que le fils ose lever les yeux sur sa fille, et lui fasse partager son injurieux amour.

S O P H I E.

Cruel ami ! n'avons-nous pas assez de nos malheurs, pourquoi chercher à nous tourmenter nous-mêmes ? consultez votre cœur : vous fait-il le moindre reproche ? vous avez dû me déclarer vos sentimens, un honnête homme dit tout ce qu'il pense. D'ailleurs, mon cœur volait au-devant du vôtre : lorsqu'on voulut me faire épouser le fils du vertueux M. De la Tour, ce fils si peu digne d'un tel père, mon cœur se révolta ; je ne pus jamais consentir à m'unir à un homme que je ne pouvais point estimer. J'affligeai, pour la première fois, le meilleur des pères, par un refus constant dont il ne devina point la cause... Mais je t'avais vu, Félix, et je ne sais quelle voix, disait, au fond de mon cœur, voilà le seul homme qui convienne à Sophie.

F E L I X.

Le seul homme qui convienne à Sophie ! hélas ! en est-il qui lui convienne moins ? né d'un père, justement abhorré par le tien, puis-je prétendre à ta main ? M. de St. Syr accordera-t-il sa fille au fils de son bourreau ?

S O P H I E.

Que ton père soit criminel, en es-tu moins vertueux ? en as-tu moins l'estime du mien ? va, crois que notre amour n'a point échappé à sa pénétration : il attend la fin de notre détention pour

couronner nos vœux. D'ailleurs, qui, plus que toi a mérité son choix? Séparés de la nature entière, oubliés par tous les hommes, toi seul ne nous as point abandonnés ! toi seul as bravé les fers pour secourir des malheureux ! Crois-tu que la reconnaissance ne parle point au cœur de mon père ? il t'a nommé cent fois son fils : n'est-ce pas nous dire que son cœur nous a deviné ?

F É L I X.

Quand l'espérance pourrait entrer dans mon ame, je n'en suis pas moins coupable de lui laisser ignorer nos sentimens : n'aura-t-il point le droit de me reprocher mon ingratitude ? Il me dira : « Je t'ai » ouvert mon asyle, et tu l'as violé !... je t'ai » reçu comme mon fils, et tu as séduit ma fille ». Et mon cœur me dit que je n'ai que trop mérité ces cruels reproches : imprudent ! je croyois pouvoir admirer ma Sophie, la chérir, la respecter, sans prendre, pour elle, une passion que tout me faisait craindre de ressentir, et sur-tout d'inspirer ; je voyais les prétentions de M. De la Tour soutenues par l'éclat de sa fortune et de son rang ; et moi, je n'avais qu'un cœur à offrir à Sophie.

S O P H I E.

Ta Sophie a-t-elle balancé un instant entre la fortune de M. De la Tour et la tendresse de Félix ? mon cœur était à toi avant que tu m'eusses déclaré tes sentimens.

F É L I X.

Ton nom et ta fortune seront toujours des obstacles insurmontables pour celui qui ne possède rien ; car jamais je ne serai riche de la dépouille de mon bienfaiteur.

S O P H I E.

Que sont tous les biens du monde, comparés au

bonheur d'être l'épouse d'un homme estimable, et de devenir son heureuse compagne ? va, Félix, mon père te rend justice, il connaît tes sentimens, tes mœurs; et la vertu tient lieu de richesses aux yeux de l'homme juste.

F É L I X.

Oh ! ma Sophie ! on juge les hommes sur leurs actions : les apparences seront contre moi, quand ton père connaîtra nos sentimens : » Sans ton coupable amour, me dira-t-il, aurais-tu porté des consolations dans une famille malheureuse ? non, » tu nous aurais abandonné à toute la rigueur de » notre sort. » Et cependant, ô Dieu ! tu lis dans mon cœur, tu sais si l'amour fut le premier sentiment que j'écoutai ! Mais est-ce assez du témoignage de ma conscience ?

S O P H I E.

Oui, auprès de ta Sophie et de son père : tu exagères les obstacles qui semblent nous séparer.

F É L I X.

Trop confiante Sophie ! tu ne connais guère la force du préjugé ! mais ton espérance fait renaître la mienne; ton père va rentrer dans cet horrible séjour, je me précipite à ses pieds, je ne veux pas abuser plus long-tems de son erreur; je n'ai été que trop coupable : je lui ferai l'aveu de mon crime, quelle qu'en soit la punition, je m'y sou mets . . . De combien de raisons ne pourra-t-il pas appuyer son refus ? il va me traiter avec mépris ! cette idée m'est insupportable.

S O P H I E.

Avec mépris ! mon père ! il en est incapable. Je soutiendrai ton courage, mon cher Félix; je me sens assez de fermeté pour supporter les premiers

effets de son courroux : nous nous réunirons pour émouvoir sa sensibilité ; un père pourra-t-il résister à ses enfans ? portera-t-il le désespoir dans le cœur d'une fille qu'il aime si tendrement ?

F É L I X.

Allons, ma Sophie, tu as fait renaître l'espérance dans mon cœur... Le voici... Dieu ! mon courage m'abandonne.

S C È N E I I I.

FÉLIX, SAINT-SYR, SOPHIE.

(*A son entrée, Félix et Sophie vont se jeter dans ses bras ; il les serre avec tendresse.*)

S A I N T - S Y R.

AH ! mes enfans, que les heures sont longues dans le séjour du désespoir !

F É L I X.

Vieillard malheureux ! est-ce là le prix que le ciel réservait à vos vertus ? et il veut que nous adorions sa justice !

S A I N T - S Y R.

Mon fils, ne murmurons point contre les décrets de la Providence ; ne cherchons pas à pénétrer ce qui est impénétrable ; croyons que les hommes avoient attiré sur eux les vengeances d'un Dieu toujours juste. Quelle scène affreuse ne présentait point la France, au moment d'une révolution devenue nécessaire ! Les malheureux pouvaient-ils plus longtemps supporter le poids de la misère qui les accablait ? Les cris de l'indigence affamée ne parvenaient plus jusqu'au riche impitoyable qui regorgeait de superfluités !

Pourquoi l'homme vertueux est-il l'objet de cette vengeance du ciel qui ne devait peser que sur les coupables ? Le pauvre a-t-il jamais en vain imploré vos secours ? avait-il besoin de vous faire le tableau de sa misère , pour émouvoir votre sensibilité ? Non ; vous saviez deviner ses besoins , et les prévenir ; les monstres qui nous persécutent ont-ils oublié le moment de votre arrestation ? Ils arrachaient un père à ses enfans ; la désolation , le désespoir était sur tous les visages ; les pleurs des habitans de votre terre , les cris des mères éplorées , qui présentaient leurs enfans à ces tigres , en réclamant leur père et leur appui , rien a-t-il pu les attendrir ? Non : leur cœur féroce n'a jamais connu aucun sentiment de pitié !

S A I N T - S Y R.

Jeune homme , adorons Dieu jusques dans sa colère : il n'abandonnera pas pour toujours l'innocence opprimée. Nos vœux parviendront jusqu'à lui , ou si nous succombons sous les coups des méchans , rendons grâces à ce Dieu de bonté qui nous rappelle à lui , pour nous arracher d'une terre proscrite , devenue le séjour du crime et de la scélératesse.

S O P H I E.

Mon père ! mon tendre père !

S A I N T - S Y R.

Oh ma fille ! Toi seule as retenu mon dernier soupir ; c'est pour te consoler que je supporte le fardeau de mes malheurs ; tremblant pour ta vie , dans ce séjour d'horreur , je crois voir dans chaque jour le dernier des tiens , ce n'est qu'en frémissant que je te vois accorder à la nature ses premiers besoins , incertain si ce sont des alimens , ou la mort que tu fais couler dans ton sein. Tout ici nous pré-

sente l'image de notre destruction : la mort ! toujours la mort ! ce mot terrible frappe à chaque instant nos oreilles. De nombreuses victimes s'arrachent des bras de leurs amis , de leurs parens , pour aller à l'échafaud : la mère veut y suivre son enfant : le fils offre ses jours pour sauver son père : l'épouse infortunée serre étroitement dans ses bras un époux chéri , et dispute aux bourreaux une proie qu'ils lui arrachent en insultant à son désespoir : on ne répond aux cris de sa douleur que par l'ironie la plus amère. Les tigres nous ont oubliés jusqu'à ce jour ; mon cher Félix , c'est à toi que nous devons l'air que nous respirons encore.

FÉLIX.

Mon père , permettez-moi de vous donner un nom si cher à mon cœur ; mon père , vous ne me devez rien ; le desir d'être utile à la vertu malheureuse a été sans effet.

S A I N T - S Y R.

Hélas ! Il en eut un bien funeste pour ma sensibilité , puisqu'il a conduit dans les fers le plus généreux des hommes : mais crois-tu que nous aurions échappé aux fers des bourreaux , si ton sort n'était point attaché au nôtre ? La nature parle sans doute encore au cœur de ton père , il ne conserve nos jours que pour sauver les tiens.

FÉLIX.

Lui mon père ! Il n'en eut jamais les sentimens : je ne sais pourquoi mon cœur se révolte en lui donnant ce nom sacré.... Il est perdu pour moi le plus tendre des pères ! Il est mort M. De la Tour ! oh ! source éternelle de larmes et de regrets.... Pardon , je rappelle à votre souvenir votre meilleur ami ; mais je ne puis penser à la barbarie de celui à qui je dois le jour sans me rappeler les bontés et la tendresse de celui à qui je devais être indifférent.

S A I N T - S Y R.

Donnons quelques larmes à la mémoire de ce digne ami. Nous lui étions bien cher tous les trois : toi , Félix , il t'aimait comme son propre fils ; combien de fois n'a-t-il pas désiré que tu le fusses. Nous avons vu ses derniers momens , tu lui as fermé les yeux ; il nous serrait les mains en expirant : et son dernier soupir fut encore l'expression de sa touchante amitié.

S O P H I E.

Que les derniers momens de l'homme vertueux sont paisibles ! Il est mort dans le sein de l'amitié. Et nous.... Ah ! mon père !....

F É L I X.

Bannissons toute inquiétude : vous savez que ma mère vient ici , chaque jour , nous rassurer à l'insu de son mari. Tout cruel qu'il est , il ne versera pas le sang de son fils ?

S A I N T - S Y R

Digne jeune homme , toi seul nous sauves du désespoir. Ce n'est point assez pour ton cœur généreux d'avoir partagé nos fers , tu veux encore oublier tes propres infortunes pour nous donner des consolations. Comment payer tant de bienfaits ? Mon cœur éternellement reconnaissant....

F É L I X.

Mon père , ne me prodiguez pas les expressions d'une reconnaissance que je n'ai pas méritée. Je ne veux pas jouir plus long-tems de l'erreur où vous êtes. Connaissez mon crime : j'ai osé , sans votre aveu , nourrir dans mon cœur des sentimens trop tendres : votre adorable fille connaît tout l'excès de mon amour pour elle. Voilà ma faute ; pu-

nissez-la, vous le devez. Et je ne m'en plaindrai pas. (*Ils se jettent aux pieds de St. Syr.*)

S A I N T - S Y R.

Voilà donc mes soupçons confirmés. Félix, ton aveu ne m'étonne point ; depuis long-tems j'ai cru remarquer tes sentimens pour Sophie : mais les principes de ma fille, tes mœurs, ta probité m'ont rassuré. Je ne vous ferai point un reproche, mes enfans, de la réserve dont vous avez usé avec un bon père qui croyoit mériter votre confiance. Vous ne me verrez point m'armer de rigueur ; je ne veux que raisonner avec vous. Mon cœur ne vous oppose rien, mais il faut convaincre ma raison. Je sais, Félix, que les services que tu nous a rendus te donnent des droits à une récompense : et cette récompense, c'est la main de ma fille. Mais, quel moment prens-tu pour me la demander ? Nous sommes dans une obscure prison ; ce que j'aurois pu faire dans des tems plus heureux, puis-je le faire à présent ? Ne crois pas que ta naissance, effet du hazard, soit ici un obstacle à ton bonheur. Cet avantage chimérique répugne à mes principes. Mais pourquoi, Félix, avec des sentimens si distingués, ne dois-tu pas le jour à un homme vertueux ?

S O P H I E.

Mon père, Félix a été notre seul consolateur. Mon père !

S A I N T - S Y R.

Félix est digne de toi, j'en conviens. Crois, ma fille, qu'il m'en coûte de t'affliger : mais il t'apportera pour dot la dépouille de notre ami, de son malheureux Bienfaiteur.

F É L I X.

Vous ne le croyez pas, monsieur : vous rendez plus de justice à celui que vous avez estimé. Jamais,
non

non jamais , la propriété de mon bienfaiteur ne deviendra la mienne : mon cœur n'aura point à se reprocher une si noire ingratitude. Avec quel plaisir je renonçois à ces biens , dont vous me supposez avide , pour voler à votre secours ! Un désert , avec vous et ma Sophie , eût été pour moi le séjour le plus fortuné ; livré à un travail assidu , notre unique ressource , avec quelle ardeur j'aurois pourvu aux besoins de Sophie , de son père , du mien ! oui , du mien ! Car alors , fier de ma pauvreté , j'aurois demandé la main de ma Sophie sans craindre qu'on pût suspecter mes sentimens.

S O P H I E.

Mon père , que notre bonheur soit votre ouvrage ; un mot de votre bouche nous rend tous heureux !

S A I N T - S Y R.

Eh ! puis-je le prononcer ce mot que vous attendez ? Félix , sois mon juge ; prononce dans ta propre cause.

F É L I X.

Monsieur , s'il faut mériter Sophie pour l'obtenir , sans doute , je dois cesser d'y prétendre ; mais s'il faut vivre sans Sophie , la vie m'est insupportable ! que mon barbare père me donne la mort , je trouverai un bienfait dans sa cruauté !

S O P H I E.

Mon père , vous le réduisez au désespoir ! Conservez à la vie un être estimable qui veut y renoncer. Les honnêtes gens se doivent à la société , pour balancer le parti des scélérats.

S A I N T - S Y R.

Et moi , mes enfans , ne dois-je rien à ma réputation ? J'entends d'ici les clameurs des pères de fa-

E

mille: « Voyez, diront-ils, ce foible vieillard; il n'a
» cédé qu'à la crainte, il n'a pas su mourir, il
» ne livre sa fille à ses oppresseurs, que pour sau-
» ver un reste d'existence ».

S O P H I E.

Eh! qu'ont-ils fait pour vous, ces hommes dont
vous redoutez l'opinion? Ils condamneront vos ac-
tions, et ils n'oseront vous secourir dans vos mal-
heurs! Vous avez auprès de vous les seuls êtres qui
partagent vos peines, et qui s'efforcent de les sou-
lager: voilà ceux qui doivent vous intéresser. Met-
tez-vous en balance le bonheur de vos enfans avec
l'opinion de l'égoïste? vous vous attendrissez, mon
père! nous embrassons vos genoux.

S A I N T - S Y R.

Mes enfans, vous m'avez vaincu; je ne veux
plus écouter que mon cœur. Levez-vous; que je
serre dans mes bras mes deux enfans! aimez, aimez
un vieillard heureux de votre bonheur.

F É L I X et S O P H I E (*le serrant dans leurs bras.*)

Mon père!

F É L I X (*avec effusion.*)

C'est dans cet asyle affreux du désespoir, que je
trouve le plus doux moment de ma vie! O ciel!
achève ton ouvrage, rends-nous à la Liberté! oh!
ma Sophie! comme nous nous empresserons de
plaire à notre bon père! nous jetterons encore quel-
ques fleurs sur les restes de sa carrière. Que les scé-
lérats le dépouillent! Il jouira encore de quelques
beaux jours: nos soins, notre tendresse, notre piété
filiale lui feront oublier les biens de la fortune, qu'il
ne regrettera qu'en voyant des pauvres à soulager.

S A I N T - S Y R.

Félix, je ne connoissais pas encore les nobles sen-

timens qui remplissent ton âme : ma fille est ce que j'ai de plus cher au monde ; je te la donne ; qu'elle soit la récompense de tes vertus ! ... Le moment, qui nous rendra à la Liberté, sera celui de votre union ; de votre félicité et de la mienne ! Félix, promets-moi le bonheur de ma Sophie.

FÉLIX.

Je ne promets pas de l'égaliser au mien, mais toute ma vie sera consacrée à mériter le trésor que vous daigniez me confier.

S C E N E I V.

FÉLIX, LA CITOYENNE LEDOUX, SAINT-SYR, SOPHIE.

FÉLIX. (*il vole dans les bras de sa mère.*)

MA tendre mère, serrez dans vos bras le plus heureux mortel. ... Vous me voyez dans une joie ! ... dans un ravissement ! ...

La Citoyenne LEDOUX.

Quels peuvent être, mon fils, les motifs de ces transports ?

FÉLIX.

M. De St. Syr m'accorde le bien le plus cher à mon cœur ; il me permet de prétendre à la main de Sophie ; nous n'attendons que le moment de notre liberté, pour former de si doux nœuds. Mon père se lasse-t-il de nous persécuter ? Nous apportez-vous l'espérance ?

La Citoyenne LEDOUX.

L'espérance ! Ah ! malheureux !

SAINT-SYR.

Citoyenne, que nous présage cet air sinistre ?

E 2

La Citoyenne L E D O U X.

Les plus grands malheurs. Ne perdez pas un moment : sauvez-vous , Monsieur ; votre perte est jurée et celle de votre fille. C'est aujourd'hui qu'on veut vous livrer à la mort ; j'en ai la triste certitude.

S A I N T - S Y R.

Juste Ciel ! et quel donc notre crime ?

La Citoyenne L E D O U X.

Faut-il être coupable pour monter à l'échafaud dans ces tems d'horreurs. Vous êtes riche , en faut-il davantage ? Tenez , voilà ce que je puis vous offrir. Sauvez-vous ! le moindre délai pourroit vous être fatal... *(Elle donne une bourse et un porte-feuille à M. De St. Syr : et sur son refus , elle donne le tout à Félix.)*

(S A I N T - S Y R (à sa fille.)

Chère et malheureuse fille ! .. Ah ! voilà ce qui va rendre mes derniers momens plus affreux.

Je veux vivre ou mourir avec vous.

La Citoyenne L E D O U X.

Les pleurs ne sont point de saison ; du courage , prenez la fuite.

F E L I X.

Et par quel moyen ? Grand Dieu !

La Citoyenne L E D O U X.

Le Ciel ne nous abandonne point dans nos malheurs : le Geolier de votre prison , qui remplace celui qu'on a renvoyé depuis hier , parce qu'il ne servoit pas assez la cruauté des monstres qui l'employoient ; son successeur , dis-je , malgré son costume effrayant , a quelque chose d'humain dans la

physionomie. Je craignais d'abord de m'ouvrir à lui, mais le danger pressant où vous êtes m'a fait oublier toute considération. Mon cher, lui ai-je dit, au nom de l'humanité ! sauvez des malheureux innocens qu'on mène à l'échafaud, dans ce jour, si vous n'avez pitié d'eux : cent louis en espèces seront le prix d'un tel bienfait. « Et qui sont ces malheureux ? » me dit-il, avec une sorte d'intérêt. . . . Mon indiscretion ne peut rien changer à votre sort. Je vous nomme. M. De St. Syr ! Sa fille ! s'écrie-t-il. Allez, allez les joindre, Madame, je vous suis dans l'instant. . . . Le voici, Dieu juste, veille sur nous.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE GEOLIER, (*portant des habits dans ses bras.*)

Parlant ensemble au geolier qui entre. { SAINT-SYR.
Sauvez ma fille !
SOPHIE.
Sauvez mon malheureux père !

LE GEOLIER.

Monsieur ! Mademoiselle ! jeune homme ! L'heure où l'on vient prendre les prisonniers pour les conduire au tribunal de la mort, n'est pas éloignée, profitons du court instant qui nous reste : endossez ces habits, ils faciliteront votre évasion. (*A la citoyenne Ledoux.*) Et vous, madame, sortez avant eux, vous seriez victime de votre générosité ; sortez, je me charge de tout.

La Citoyenne LEDOUX (*lui offrant une bourse.*)

Digne homme ! voilà le prix de vos bienfaits, ils ne sont que faiblement payés, mais le ciel récompense les actions généreuses.

LE GEOLIER.

Madame , gardez votre or , et ne ternissez pas l'éclat d'une bonne action , par l'offre d'une récompense.

SAINT-SYR , FÉLIX , SOPHIE (*ensemble dans l'étonnement et l'admiration.*)

Mortel généreux !

La Citoyenne LEDOUX.

Homme bienfaisant !

LE GEOLIER.

Reconnaissant , voilà tout. En peu de mots voici le fait : je me nomme Simon , je demeurais au village de St. Syr ; comme tous les autres habitans j'avais part à vos bienfaits... Je ne sais si vous vous rappelez de mon nom , de ma figure , mais je n'oublierai jamais que vos soins et ceux de votre généreuse fille m'ont arraché à la mort. Vous avez rendu un mari à son épouse , un père à ses enfans... Au moment de votre arrestation , tout le village pleurait.... Je me suis dit alors , ce ne sont point des larmes que je donnerai à notre bienfaiteur , mais des secours... Je viens à la ville , je me faufille parmi les scélérats qui vous persécutent , je prends leur langage , je ne parle que de meurtres et d'assassinats , j'applaudis à tous leurs crimes : bref , j'ai leur confiance. Je brigue la place de geolier de votre prison , on me l'accorde comme à un homme barbare qui pourra à chaque instant du jour outrager l'humanité ; comme ils se sont trompés les tigres ! je puis sauver l'innocence , j'arrache mon bienfaiteur à la mort ; c'est le plus doux moment de ma vie !

Tous (*à ses pieds.*)

Que ne devons-nous point à votre générosité ?

LE GEOLIER.

Vous ne me devez rien ; ma récompense est là !

ne perdons point un tems précieux : relevez-vous, prenez ces habits, et partez.

SAINT-SYR.

Partez ! nous ne sortirons point sans vous. Quel serait le prix de vos bienfaits ? non ... jamais !

FÉLIX.

Plutôt la mort, qu'une pareille ingratitude !

LE GEOLIER.

Le moindre retard va nous perdre tous ! sauvez-vous, vous dis-je... je vous demande une seule grace avant notre séparation : le règne des scélérats ne sera pas de longue durée, je l'espère ; mais si je pérís leur victime, je vous recommande ma femme et mes enfans ; eux seuls me feront regretter la vie.

SAINT-SYR.

Jamais nous n'abandonnerons notre bienfaiteur à la rage des scélérats !

LE GEOLIER.

Eh bien ! je vous promets de m'occuper de mon salut aussi-tôt que vous serez sortis : je vous ai ménagé une retraite ; allez rue de Scévola, N^o. 247, demandez Moreau, c'est un brave homme, en qui vous pouvez avoir toute confiance : il vous attend ; je me sauverai après vous ; je ne veux point que ma fuite découvre votre retraite ; nous nous reverrons dans des tems plus heureux. (*A la Citoyenne Ledoux.*) Vous, madame, sortez avant eux.

La Citoyenne LEDOUX.

Mortel généreux, recevez cette bourse.

LE GEOLIER.

Oui, madame ; je la reçois.

(*La Citoyenne Ledoux sort avec précipitation.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté la Cit. LE DOUX.

LE GEOLIER.

MAIS, Monsieur, c'est pour vous l'offrir; vous en aurez besoin dans votre retraite... Il faut si peu de choses à un homme comme moi... Surtout n'oubliez pas l'adresse; rue de Scévola, n°. 247... Moreau, rue de Scévola, n°. 247, n°. 247, n°. 247. Oh ! grand Dieu !

(*On entend du bruit au-dehors ; ils rangent les habits derrière eux : le geolier cache dans sa poche la bourse que M. de St. Syr a refusé.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, RAPPORT, commissaire,
DEUX GENDARMES qui se tiennent à la
porte en dedans.

(*Tous restent anéantis à l'entrée du commissaire.*)

RAPPORT (*à demi ivre.*)

AH, ah, te voilà, citoyen verroux; on te cherche par-tout: viens-tu consoler les affligés? (*Regardant une liste qu'il tient à la main.*) C'est ici le n°. 61, n'est-ce pas?

SAINT-SYR.

Non, citoyen; c'est ici le n°. 16.

RAPPORT (*regardant sa liste.*)

Oui, oui, n°. 16; c'est ce que je voulais dire...
Tu te nommes St.-Ser? Saint-Syr.

(41)
SAINT-SYR.

Non, citoyen.

RAPPORT.

Eh ! parbleu ! je ne me trompe pourtant pas,
(*Il regarde sa liste*), n°. 16, St. Ser.

SAINT-SYR.

Mon nom est St. Syr.

RAPPORT.

Eh bien va pour St. Syr : je ne veux pas chi-
caner sur un mot... Tu as une fille ?

SAINT-SYR.

La voilà.

RAPPORT (*lui portant la main au menton.*)

Elle est vraiment jolie ; c'est dommage !

FÉLIX (*le repoussant rudement.*)

Malheureux !

RAPPORT.

Il t'appartient bien, coquin d'aristocrate, de por-
ter la main sur un brave républicain comme moi !
tu apprendras ce qu'on gagne à insulter le citoyen
(*Il fait un hoquet*) Rapport, commissaire du tri-
bunal révolutionnaire : je te ferai pourrir dans un
cachot. Ton nom ?

FÉLIX (*avec fermeté.*)

Félix Ledoux.

RAPPORT (*regardant sa liste.*)

Félix Ledoux ! eh ! justement tu es sur ma liste !
allons, tu n'iras point au cachot, je te pardonne ;
j'ai de l'humanité... Ah, ça, j'ai à vous dire que
vous êtes tous les trois de service ce matin au tri-
bunal, et comme vous ne savez peut-être pas le
chemin, voilà deux honnêtes gens qui vont vous

F

servir de guides , suivez-les dans la cour , vous y trouverez bonne compagnie.

(*En s'en allant , ils laissent à découvert les habits qu'ils avaient caché jusqu'alors.*)

R A P P O R T.

Qu'est-ce que c'est que ces chiffons-là?.. Répondez.

(*Tous les trois commencent une phrase dans leur embarras.*)

S A I N T - S Y R.

Ce sont des habits dont. . .

R A P P O R T.

Des habits dont. . . Et toi , perfide Geolier , réponds , que faisais-tu ici ? Tu commences à me paraître diablement suspect. Que faisais-tu ici ?

L E G E O L I E R.

Ce que j'y faisais ? Je voulais arracher ces malheureux à une mort certaine. Je n'ai pu les sauver , mais je saurai du moins mourir avec eux.

R A P P O R T.

Voilà ce que tu as dit de mieux. Et pour leur tenir fidèle compagnie , tu iras avec eux au tribunal. Un de plus ou de moins ne fait rien à l'affaire.

S O P H I E.

Notre dernière heure est donc arrivée. (*Elle se met à genoux.*) Que je reçoive , avant de mourir , la bénédiction de mon père !

(*Félix s'approche religieusement du vieillard , et se met à genoux.*)

S A I N T - S Y R (*leur donnant sa bénédiction.*)

Mes enfans , que Dieu nous reçoive dans son sein ! offrons-lui nos derniers momens.

F É L I X (*attendri.*)

Vous pleurez , mon père !

S A I N T - S Y R.

Je ne pleure que sur vous , mes chers enfans. Si jeunes encore !... Ah ! que ne puis-je sauver vos jours aux dépens des miens !...

RAPPORT (*Loin de s'attendrir , dit en riant :*)

Vous jouez assez bien la Comédie , vous autres. Mais nous ne croyons plus à vos grimaces , grace aux progrès de la raison. Allez , allez , bonnes gens , dans le sein de Dieu ; vous passerez par le tribunal révolutionnaire , c'est le chemin. (*Ils sortent tous.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

(La scène représente l'intérieur d'un tribunal révolutionnaire, ordinairement c'est une grande salle d'une maison commune.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LEDOUX, président, CLÉMENT, SANS-REMORDS, juges, DROITURE, accusateur public, LALOÏ, LEFRANC, CIRE-POIX, jurés; d'autres personnages muets pour compléter le nombre des jurés requis par la loi.

(Ils entrent au tribunal avec une joie bruyante, qui annonce qu'ils sortent d'un déjeuner copieux.)

LEDOUX.

IL faut convenir, mes chers confrères, que nous menons une vie bien agréable, Grace à notre civisme; je crois qu'il n'en est pas un de nous qui ne puisse facilement attendre le dîner.

DROITURE.

Ledoux, laissons pour un moment les intérêts de notre estomac de côté; pour ne nous occuper que des tiens. Décidément, ton fils, qu'en prétends-tu faire? Songes que le moment approche.

LEDOUX.

Oh! je t'en prie, ne m'en parle plus. . . Il faut avouer que tu as bien de l'amour-propre. . . Tu veux que tout le monde te cède en patriotisme. . . Tu as hier dénoncé ton père à la Société, et tu veux, aujourd'hui, sauver mon fils: permets-moi d'être aussi bon Républicain que toi.

DROITURE.

J'ai fait incarcérer mon père, c'est vrai, mais je m'en suis tenu là. Et toi, tu veux conduire la pièce jusqu'au dénouement.

CLÉMENT.

Droiture, tu n'y gagneras rien. J'ai tout tenté sur son esprit, ce matin : d'ailleurs, il s'en est assez expliqué en déjeûnant. Sachons admirer, et nous taire.

DROITURE.

Moi, je me rends. Mais dans ce cas-là, il faut que je fasse quelques corrections dans mon acte d'accusation. (*Il se met à une table pour corriger.*)

SANS-REMORDS.

Combien en avons-nous à expédier aujourd'hui ?

CLÉMENT.

Quinze, dit-on, y compris la Sainte famille.

SANS-REMORDS.

Voilà une belle misère, quinze. Mes amis, nous nous relâchons furieusement. Cela nous fera tort dans l'opinion publique.

CLÉMENT.

Mais songe donc que nous nous mettons à table à deux heures précises.

SANS-REMORDS.

Citoyens, dites qu'il y a de la paresse dans votre fait. On pourrait en juger deux cens, pour le moins, jusqu'à l'heure du dîner. Quand nous enverrons le tableau de nos opérations, et qu'on verra des quinze, des dix-huit, des vingt, cela nous fera bien de l'honneur, n'est-ce pas ?

DROITURE (*sans quitter son ouvrage.*)

Au moins, ce n'est pas ma faute. C'est Ledoux qui

l'a exigé ; il ne vouloit aujourd'hui que la Sainte famille et son fils. Les autres ne sont qu'un surcroît de compagnie ; c'est une petite galanterie que j'ai voulu vous faire.

L A L O I.

Encore une fois , Ledoux , tu veux donc sacrifier ton fils ?

L E D O U X.

Mon fils ! Il ne mérite point ce nom. Un ennemi de la patrie est un étranger pour Ledoux.

C I R E - P O I X.

Allons , ce sera bientôt fait. Un feu de file, et nous allons dîner.

S A N S - R E M O R D S.

Moi , je ne dînerai point de bon cœur. Quinze ! quinze ! Mais on prendra cela pour une plaisanterie. Quarante-cinq hier , passe encore ; mais vrai nous traitons cela comme une partie de paulme ; de quarante-cinq à quinze. Mais allons , n'en parlons plus. Il faut bien avoir ses jours de modestie et d'humanité... A propos d'humanité , nous allons au spectacle de ce soir , en sortant de dîner ?

C I R E - P O I X.

Tu as vu cela cent fois. Le dîner des ci-devant , et le mariage de Jocrisse.

D R O I T U R E.

C'est un triste dîner , qu'un dîner de ci-devant aujourd'hui ! nous avons pris leur place à table , c'est juste , il faut que chacun dîne à son tour. Croiriez-vous que je n'aime pas votre pièce du dîner des ci-devant ? J'enrage de voir que ces coquins-là mangent encore ; mais , en revanche , je ris de bon cœur au mariage de Jocrisse.

S A N S - R E M O R D S.

Vous ne m'avez pas entendu, vous autres; mon spectacle à moi, c'est la noyade. Je donnerais cent mariages de Jocrisse pour un mariage républicain : vos meilleures comédies ne me procureraient pas de momens aussi délicieux; et si ces coquins que nous envoyons à la mort, avaient une seule fois ce spectacle sous les yeux, ils nous rendraient grâce de notre humanité.

D R O I T U R E.

Oh! je reconnais bien là Sans-Remords : à notre dernier voyage à Paris, il n'a vu d'autre spectacle que le combat du taureau; et la meilleure tragédie de Voltaire ne valait point, à son avis, celle qui se jouait à Pantin.

L E D O U X.

Paix, citoyens; voici les prévenus : prenons toute la gravité qui convient aux rôles que nous allons remplir.

S C È N E I I.

LES PRÉCÉDENS, RAPPORT, (*conduisant les prévenus*) LES PRÉVENUS, PLUSIEURS GENDARMES.

(*Les juges et jurés prennent leur place à droite du spectateur; il faut que le président soit le plus près qu'il sera possible de l'avant-scène. L'accusateur public n'est point au rang des juges; il est à une table séparée, à côté du président. Ils sont rangés dans l'ordre suivant, du bas en haut du théâtre.*)

CLÉMENT, juge.

CIRE-POIX,

LEDoux, président.

LALOI,

SANS-REMORDS, juge.

LEFRANC,

} jurés.

[*Suivent les autres jurés qui complètent le nombre requis.*]

(*Les prévenus sont placés, à gauche du spectateur, sur des gradins, dans l'ordre suivant : toujours du bas en haut du théâtre.*)

LE GEOLIER.	SA MERE.
ADELAIDE MORIN.	SON EPOUSE.
PIERRE LE NOIR.	SON FILS, aîné.
STANISLAS DE St. SYR.	SA FILLE, aînée.
SOPHIE DE St. SYR.	SON FILS, cadet.
FELIX LEDOUX.	SA FILLE, cadette.
MATHIEU GONSIN.	PIERRE DAUVILÉ.
SON PERE.	MARIE-LOUISE FERNON.

[*Plusieurs gendarmes sont assis parmi les prévenus sur les gradins. Il y a, sur le fond du théâtre, une barrière derrière laquelle se trouve le peuple qui assiste aux séances du tribunal. Il faut placer obliquement les bancs des juges et les gradins des prévenus, de manière que tout le monde soit bien en vue.*]

(*Quand tout le monde est placé, le président sonne la sonnette; quand il a obtenu le silence, il dit :*)

LED O U X.

La séance est ouverte.

[*Aux Jurés.*]

Citoyens jurés,

Vous promettez et jurez d'examiner, avec la plus scrupuleuse attention, les charges portées contre les accusés ici présents; de n'écouter ni la haine, ni la méchanceté, ni la crainte; de vous décider d'après les témoignages, suivant votre conscience et votre intime et profonde conviction, avec l'impartialité et la fermeté qui conviennent à un homme libre.

[*Chaque juré successivement, suivant la place qu'il occupe, dit en levant la main et debout :*]

Je le jure!

LE

LE PRÉSIDENT.

L'accusateur public a la parole.

L'ACCUSATEUR PUBLIC (fait lecture de l'acte d'accusation.)

NOUS, Martin Droiture, accusateur public près le Tribunal révolutionnaire, séant à Nantes, exposons que

Adelaïde Morin, âgée de trente-trois ans, veuve de François Peraud, négociant, née à Nantes et y faisant sa demeure,

Accusée d'avoir manifesté ses regrets pour l'ancien régime, d'avoir forcé son fils, âgé de douze ans, d'entendre la messe d'un prêtre réfractaire, et de l'avoir maltraité, parce qu'il chantait une chanson patriotique.

Pierre le Noir, âgé de soixante-quinze ans, fermier, né au village de Nosay et y demeurant,

Accusé d'avoir fait travailler à la terre le jour de la décade, ce qui prouve qu'il n'aime pas notre révolution.

Stanislas de St. Syr, âgé de soixante ans, ci-devant seigneur du village de St. Syr, né et domicilié audit lieu,

Louise-Sophie de St. Syr, sa fille, âgée de vingt ans, née et demeurante audit village de St. Syr,

Accusés l'un et l'autre d'avoir fait cesser les travaux le jour de l'ancien Dimanche; d'avoir fait des aumônes aux prêtres réfractaires, d'avoir parlé avec mépris des sans-culottes, d'avoir prodigué de l'argent aux habitans de leur village pour s'en faire un parti: ce qui a été prouvé par l'émeute qui a eu lieu au village de St. Syr au moment de leur arrestation.

Félix Ledoux, âgé de vingt-six ans, né à St. Ju-

lien , maintenant domicilié à Nantes , fils de Joseph Ledoux , bon républicain , connu par son patriotisme ,

Accusé d'avoir montré dans tous les tems des intentions contre-révolutionnaires , d'avoir osé , plusieurs fois , reprocher à son père son zèle patriotique , d'avoir voulu sauver la famille aristocrate des St. Syr , et d'avoir été arrêté au moment où il fuyoit avec eux .

Matthieu Gonsin , âgé de cinquante-cinq ans , né à la Motte , et cultivateur à la Roche-Bernard ,

Antoine Gonsin , père de Mathieu Gonsin , âgé de quatre-vingt quatre ans , né à la Motte , et restant chez son fils à la Roche-Bernard ,

Marguerite Laurin , femme d'Antoine Gonsin , et mère de Mathieu Gonsin , âgée de soixante-dix-huit ans , née au village de la Motte , et restante auprès de son fils à la Roche-Bernard ,

Amélie Morel , épouse dudit Mathieu Gonsin , âgée de cinquante ans , née à la Roche-Bernard , et y faisant sa résidence ,

Nicolas Gonsin , âgé de vingt-neuf ans ,

Antoine Gonsin , âgé de vingt-huit ans ,

Sophie-Marie Gonsin , âgée de vingt-cinq ans ,

Geneviève Gonsin , âgée de vingt-deux ans ,

Tous quatre enfans de Mathieu Gonsin , et d'Amélie Morel , tous quatre nés et domiciliés à la Roche-Bernard ,

Accusés d'avoir soustrait aux recherches des autorités , le nommé Louis Gonsin , âgé de cinquante-deux ans , né à la Motte , et y demeurant , fils d'Antoine Gonsin et de Marguerite Laurin : de l'avoir reçu dans leur domicile au retour de son émigration , et de l'y avoir tenu caché , pendant deux mois , au mépris des loix qui en faisoient une expresse défense .

Pierre Dauvité , âgé de cinquante ans , né à Rennes , marchand à Nantes ,

Accusé d'avoir laissé subsister chez lui des fleurs de lys sur une plaque de cheminée, d'avoir cultivé d'autres fleurs de lys, avec un soin et une affectation qui annonçaient un incivisme bien prononcé.

Marie-Louise Fernon, âgée de dix-sept ans, née à Rennes, et demeurante à Nantes, chez Pierre Davilé, son oncle du côté maternel,

Accusée d'avoir nourri un serin qui sifflait la marche du roi, et de s'être opposé au zèle patriotique d'un brave sans-culotte, qui voulut donner la mort à ce chanfrein indiscret de la tyrannie.

Ont tous été arrêtés, et traduits devant le tribunal révolutionnaire, séant à Nantes, comme prévenus d'intentions contre-révolutionnaires; d'avoir regretté l'ancien régime, et tenté tous les moyens de le ramener parmi nous, ainsi qu'il résulte des déclarations des témoins jointes aux pièces, adressées à l'accusateur public.

Tout ce que l'astuce a pu mettre en œuvre pour susciter des ennemis à la chose publique, tout ce que le crime a de plus noir, compose l'acte d'accusation des susdits prévenus. Républicains, que le nombre des monstres qui veulent détruire votre ouvrage, cesse de vous épouvanter : les intérêts de la patrie sont entre les mains des hommes vertueux qui composent ce tribunal. Ils la vengeront, n'en doutez pas, cette patrie à laquelle ils se sont dévoués. La vertu et la probité sont à l'ordre du jour; et les scélérats vont bientôt disparaître du sol de la liberté ! et vous, hommes probes qui composez ce tribunal, rendez-vous dignes de la confiance de vos concitoyens ; ils ont mis dans vos mains les intérêts de la République : songez que c'est la trahir, cette République, que d'épargner un seul de ses ennemis : point de pitié ! du sang ! sans l'effusion du sang, il n'est point de liberté ! Ecoutez les sages maximes

du vertueux Robespierre, qu'elles soient la règle de votre conduite. « La génération qui a vu l'ancien régime le regrettera toujours », dit cet apôtre de la liberté. « Tout individu qui avait quinze ans en 1789 doit être égorgé, c'est le seul moyen de consolider la révolution ». Voilà, citoyens, voilà la véritable énergie républicaine : l'homme libre peut seul tenir un discours si sublime ! pénétrez-vous bien de ces grandes vérités. Que la pitié soit un sentiment étranger pour vos cœurs ! la pitié ! « la pitié, dit le brave St. Just, est un signe de trahison ; ce qui constitue une République, c'est la destruction de tout ce qui lui est opposé ». Et où est-il, citoyens, ce parti opposé à la République ? il est sous vos yeux : ce sont ceux qui ont conspiré contre elle : et quel doute peut-on former sur les intentions perfides des prévenus ? Ils ont regretté l'esclavage, ils ont fait jouer mille ressorts pour assassiner la liberté ; tels sont les crimes dont les accusés se sont couverts, et tels sont les crimes que le tribunal doit punir.

LE PRÉSIDENT.

Comment se fait-il qu'il y ait seize prévenus, tandis que l'acte d'accusation ne fait mention que de quinze ?

RAPPORT.

Citoyen président, au moment où je suis entré dans la prison pour y prendre les coupables, j'ai trouvé le géolier occupé à faire prendre d'autres habits au citoyen St. Syr, sa fille, et Félix Ledoux, pour les faire évader, comme il en est convenu lui-même. J'ai cru, alors, qu'il étoit de mon devoir de le faire conduire au tribunal.

LE PRÉSIDENT.

[*A Rapport.*]

[*Au Géolier.*]

Tu as fort bien fait, Quel étoit ton dessein, en

faisant déguiser les trois personnes que l'on vient de nommer ?

LE GEOLIER.

De sauver des malheureux que l'injustice veut assassiner.

LE PRÉSIDENT.

Etois-tu leur juge, pour prononcer sur leur innocence ?

LE GEOLIER.

Ils alloient à ton tribunal, leur innocence étoit prouvée.

LE PRÉSIDENT.

Combien as-tu reçu de ces aristocrates, pour favoriser leur fuite ?

LE GEOLIER.

Les scélérats font payer leurs crimes, mais une bonne action n'a jamais été mise à prix.

LE PRÉSIDENT.

Tu n'as plus la parole. [*à la citoyenne Adélaïde Morin.*) Et toi, citoyenne, quel est ton nom ?

ADELAÏDE MORIN.

Adélaïde Morin, veuve du citoyen Peraud.

LE PRÉSIDENT.

Ton âge ?

ADELAÏDE MORIN.

Trente-trois ans.

LE PRÉSIDENT.

Ton état ?

ADELAÏDE MORIN.

Mon Mari étoit négociant, A sa mort, je quit-

ta le commerce, ma fortune suffisait à mes besoins, et à ceux d'un enfant chéri qui seul me retenait à la vie. Sans les soins que je devais à la nature, j'aurais suivi mon époux dans la tombe.

LE PRÉSIDENT.

Verbiage inutile. Dans quels principes élevais-tu ton fils ?

ADELAÏDE MORIN.

Dans des principes de probité, et dans la crainte de Dieu.

LE PRÉSIDENT.

Et l'amour des tyrans, n'est-ce pas ? L'as-tu envoyé aux écoles républicaines ?

ADELAÏDE MORIN.

Non, citoyen ; je lui donnais des maîtres chez moi, me réservant de veiller moi-même à son éducation et de former ses mœurs. Mon fils aimait la dissipation ; il fallait tous les soins d'une tendre mère pour l'arrêter dans le chemin du vice ; il n'a pas toujours répondu aux leçons que je lui ai donné.

LE PRÉSIDENT.

Il a fort bien fait. Sais-tu jusqu'où doit s'étendre l'autorité des parens sur leurs enfans ?

ADELAÏDE MORIN.

J'ai cru qu'un enfant de douze ans n'avait pas encore le droit de secouer l'autorité maternelle.

LE PRÉSIDENT.

Préjugé de l'ancien régime !

ADELAÏDE MORIN.

Mais, citoyen.....

LE PRÉSIDENT.

Silence ; tu n'as plus la parole. Qu'en fasse paraître le témoin.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS , le jeune PERAUD , ténioin.

ADELAIDE MORIN (voyant son fils.)

MON fils ! mon cher fils ! (elle veut se jeter dans ses bras.)

LE PRÉSIDENT.

Gardes , arrêtez cette femme. Jeune républicain , qu'as-tu à déposer contre cette femme , qui n'est plus ta mère du moment qu'elle s'est rendue coupable envers la patrie.

LE JEUNE PERAUD.

(Le jeune Peraud doit faire sa dénonciation en hésitant ; il la répète , comme une leçon qui lui a été faite par le président , qui la lui souffle en le menaçant du regard. Quand ses yeux rencontrent ceux de sa mère , il doit exprimer toute l'horreur qu'il ressent du personnage qu'il remplit.)

Elle m'a forcé d'entendre la messe d'un prêtre réfractaire , auquel elle se confessait elle-même : elle n'a cessé de me dire qu'il fallait me conduire d'après les conseils de cet homme pieux ; et un autre jour elle m'a donné un soufflet , parce que je chantaïs ça ira.

LE PRÉSIDENT.

Mère barbare ! qui voulus plier au crime cette jeune plante faite pour la vertu : qu'as-tu à répondre ?

ADELAIDE MORIN.

Rien , citoyen : en descendant dans la tombe , je ne regrettais que mon fils ; il veut ma mort , je

me joins à lui pour l'obtenir ; je vous la demande comme un bienfait. Et toi , cher et malheureux enfant ! que le ciel te pardonne ton crime aussi facilement que je te le pardonne moi-même ! puisse-tu vivre heureux ! voilà le dernier vœu d'une mère que tu conduis à l'échafaud. (*Au président.*) Citoyen , qu'il me soit permis de serrer mon fils dans mes bras , pour la dernière fois !

LE PRÉSIDENT.

Non ; il doit oublier à jamais une mère indigne de lui avoir donné le jour. Jeune républicain , marche , à grands pas , dans la carrière de la vertu où tu es entré de si bonne heure , et notre cité sera orgueilleuse de t'avoir vu naître dans son sein.

LE JEUNE PÉRAUD.

(*Pendant que le président parle , il rencontre les yeux de sa mère qui fond en larmes ; la nature reprend tous ses droits sur son cœur.*)

(*Au président.*) Voilà donc le fruit de tes perfides conseils (*en sanglottant*) tu m'as fait l'assassin de ma mère ! (*Au peuple.*) Citoyens , vous avez vu mon crime , vous serez témoins du supplice que je n'ai que trop mérité. (*Il s'élance sur les gradins , et cache sa honte dans le giron de sa mère , qu'il n'ose embrasser.*)

LE PRÉSIDENT.

Qu'on arrache cet enfant aux séductions de sa mère.

(*RAPPORT l'entraîne ; la mère et l'enfant se tendent les bras jusqu'à ce qu'ils se soient perdus de vue.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté le jeune PERAUD.

LE PRÉSIDENT.

Au suivant... Quel est ton nom?

Le Citoyen L E N O I R.

Epargne-toi des questions inutiles. Je me nomme Pierre le Noir : j'ai fait cultiver mes champs le jour de ta décade; j'aime ma religion, j'adore le vrai Dieu, et je voue aux vengeances célestes les scélérats comme toi ! que te faut-il de plus?

LE PRÉSIDENT.

Ta mort, pour punir tes blasphèmes.

Le Citoyen L E N O I R.

Tes bourreaux sont-ils prêts? Je les attends avec la tranquillité de l'innocence.

LE PRÉSIDENT.

Tu n'as plus la parole... Au suivant. Ton nom?

SAINT-SYR.

Stanislas de St. Syr.

LE PRÉSIDENT.

Ton état?

SAINT-SYR.

Propriétaire de la terre de St. Syr.

LE PRÉSIDENT.

Ton âge?

SAINT-SYR.

Soixante ans.

LE PRÉSIDENT.

Le lieu de ta naissance?

H

S A I N T - S Y R.

Le village de St. Syr.

L E P R É S I D E N T.

Ta résidence ?

S A I N T - S Y R.

Le même lieu.

L E P R É S I D E N T.

Tu te trouves porté sur une liste que voici. Cette liste contient les noms de ceux qui ont contribué pour secourir des prêtres réfractaires.

S A I N T - S Y R.

On a imploré ma pitié pour des infortunés ; ce titre leur donnait des droits à ma bienfaisance : j'ignorais qu'ils fussent prêtres réfractaires, mais je l'aurais su, que je n'aurais pas mis moins d'empressement à les secourir : ils étaient malheureux.

L E P R É S I D E N T.

Singulier moyen de se justifier !

S A I N T - S Y R.

Je dis la vérité.

L E P R É S I D E N T.

As-tu empêché tes ouvriers de travailler pour toi, le jour de l'ancien Dimanche ?

S A I N T - S Y R.

Oui, citoyen.

L E P R É S I D E N T.

Et par une suite naturelle, tu les as fait travailler le jour de la décade ?

S A I N T - S Y R.

Non, citoyen, Je me suis soumis à toutes nos

nouvelles lois , mais rien ne me fera renoncer à la religion de mes pères.

LE PRÉSIDENT.

Une religion proscrite !

SAINT-SYR.

Par des scélérats. Vous n'avez voulu détruire le Culte que pour....

LE PRÉSIDENT.

Silence. Tu n'as plus la parole... A la suivante...
Ton nom ?

SOPHIE.

Louise-Sophie de St. Syr.

LE PRÉSIDENT.

Ton âge ?

SOPHIE.

Vingt ans.

LE PRÉSIDENT.

Le lieu de ta naissance ?

SOPHIE.

St. Syr.

LE PRÉSIDENT.

Ton domicile ?

SOPHIE.

Le même lieu.

LE PRÉSIDENT.

As-tu partagé les crimes de ton père ?

SOPHIE.

Mon père est un homme vertueux : j'ai partagé sa façon de penser : si ce qu'on nous reproche est un crime, je suis la seule coupable ; mon père se reposait sur moi du soin de sa maison. C'est moi

qui fis suspendre les travaux le Dimanche ; c'est moi qui ai donné des secours à l'indigence : mon père est innocent , respectez son âge et ses vertus !

S A I N T - S Y R .

C'est moi qui suis coupable , citoyens ; c'est par zèle pour son malheureux père qu'elle s'accuse ; croyez que....

L E P R É S I D E N T .

Silence. Vous osez l'un et l'autre vous vanter d'avoir méprisé nos lois !

S A N S - R E M O R D S .

Président , la parole.

L E P R É S I D E N T .

Tu l'as , citoyen.

S A N S - R E M O R D S .

Je voudrais qu'on demandât au citoyen St. Syr et à sa fille , quel était le but de leur liaison et de leur intimité avec ce M. De la Tour , dont le fils s'est émigré , et qui lui-même est mort quelque tems après Capet , sans doute de chagrin de la perte du tyran.

L E P R É S I D E N T .

Citoyen St. Syr , qu'as-tu à répondre ?

S A I N T - S Y R .

Qu'il fut mon meilleur ami , et ton bienfaiteur ; personne ne sait , mieux que toi , combien il était vertueux.

L E P R É S I D E N T .

Tu n'as plus la parole. (à Sophie) Et toi , citoyenne , as-tu parlé avec mépris des braves sans-culottes ?

S O P H I E .

J'avoue que j'ai ri en entendant prononcer ce

mot *Trivial* pour la première fois, mais j'ignorais absolument ce qu'il voulait dire; et ce n'est que depuis peu de tems que je sais que vous vous faites honneur d'une si noble dénomination.

C L É M E N T.

Citoyen président, remarque-tu l'ironie de cette phrase? apprends, citoyenne, que nous aimons mieux être sans-culottes que sans têtes.

F É L I X (*avec un mouvement de fureur.*)

Scélérats ! assassinez l'innocence, mais ne l'insultez pas !

L E P R É S I D E N T.

Silence ! il t'appartient bien d'élever ici la voix. Réponds maintenant pour toi ; quel est ton nom ?

F E L I X.

J'en rougis.... Je suis le fils d'un cannibale, citoyens, voilà mon père !

L E P R É S I D E N T.

Je suis maintenant ton juge.

F E L I X.

Et bientôt mon assassin ! mais va, donne-moi la mort, que je n'aye plus à rougir d'une existence que je te dois !

L E P R É S I D E N T.

C'est moi, monstre, qui dois rougir de t'avoir donné le jour ! Mais, non, je ne suis plus ton père ; je deviens ton accusateur et ton juge : j'étouffe dans mon cœur tous les sentimens de la nature... Oui, citoyens, vous voyez en lui un ennemi déclaré de la patrie ; il a été arrêté au moment où il fuyait avec ces scélérats ; ils allaient, sans doute, grossir le parti des rebelles qui veulent assassiner la liberté.

F É L I X.

Nous, trahir la patrie !... Va, l'amour de la patrie est gravé dans nos cœurs ; mais il est à côté de l'amour de l'humanité.

LE PRÉSIDENT.

Silence ! vos crimes sont avérés ! et le tribunal va bientôt prononcer sur votre sort... Au suivant... Quel est ton nom ?

MATTHIEU GONSIN.

Matthieu Gonsin.

LE PRÉSIDENT.

Ton âge ?

MATTHIEU GONSIN.

Cinquante-cinq ans.

LE PRÉSIDENT.

Le lieu de ta naissance ?

MATTHIEU GONSIN.

Le village de la Motte.

LE PRÉSIDENT.

Ton état ?

MATTHIEU GONSIN.

Cultivateur à la Roche-Bernard.

LE PRÉSIDENT.

Conviens-tu que tu as caché ton frère Louis Gonsin, pendant deux mois, au retour de son émigration ?

MATTHIEU GONSIN.

Oui, j'ai caché mon frère, dans ma maison, non-seulement pendant deux mois, mais pendant huit. Mon frère, instruit qu'un de ses ennemis, alors en place, voulait le faire arrêter comme suspect, vint se réfugier chez moi. Mais il ne s'est jamais émigré ; et les six mois d'absence, qui ont fait croire qu'il l'était, il les avait passés dans mon asyle. Vous l'avez fait périr, c'est un innocent de plus que vous avez sacrifié.

LE PRÉSIDENT.

Devais-tu consentir à lui donner un asyle ?

MATTHIEU GONSIN.

A mon frère !

LE PRÉSIDENT.

Un républicain n'a point de parens. Je viens de te montrer , moi-même , qu'on cesse d'être père , quand on a un enfant coupable.

MATTHIEU GON SIN.

Il m'est impossible de faire parade d'une semblable monstruosité. Je sais que si j'avais conduit moi-même mon frère à l'échafaud , je serais , peut-être , assis maintenant parmi vous. Mais j'aime mieux aller à la mort , au milieu des innocens , que de siéger avec des scélérats , en qualité de juge.

LE PRÉSIDENT.

Habitez-vous tous la même maison ?

MATTHIEU GON SIN.

Oui , citoyen. Mais , moi seul savois que mon frère y étoit caché.

LE PRÉSIDENT.

Comment veux-tu que ton frère se soit caché , pendant huit mois , dans ta maison , sans que ta femme et ceux qui demeureraient avec toi , s'en fussent aperçus ? Ils seront plus vrais que toi , sans doute : répondez. Qui d'entre vous a eu connoissance de la retraite de Louis Gonsin ?

TOUS, (*Excepté le père et la mère qui sont sourds.*)

Moi , citoyen.

(*Le père Antoine Gonsin , et sa femme , font des signes à Matthieu Gonsin , leur fils , pour savoir ce dont il est question.*)

ANTOINE GON SIN

Matthieu , qu'est-ce qu'on nous veut ?

MATTHIEU GON SIN (*à ses père et mère ; en criant bien fort.*)

On demande si vous avez eu connoissance de la retraite de Louis Gonsin votre fils ? (*Le vieux et la vieille répondent sans trop savoir de quoi il est question.*) Oui , oui , oui.

LE PRÉSIDENT.

C'est assez ; nous avons l'aveu des coupables. Et toi, citoyen, qui es-tu ?

DAUVILÉ.

La victime, et vous les bourreaux.

LE PRÉSIDENT.

Conviens-tu des charges portées contre toi ?

(Il ne répond plus.)

LE PRÉSIDENT *(après un silence.)*

Allons, allons ! qui ne dit rien, consent... A un autre. *(Ici les jurés tirent leur montre, et se font des signes pour s'avertir qu'il est près de deux heures : le président leur fait entendre qu'il aura bientôt fini.)*

Et toi, citoyenne, quel est ton nom ?

LOUISE FERNON.

Je me nomme Marie-Louise Fernon.

LE PRÉSIDENT.

Le lieu de ta naissance et de ton domicile ?

LOUISE FERNON.

Née à Rennes, et domiciliée à Nantes, chez le citoyen Dauvilé, mon oncle.

LE PRÉSIDENT.

Ton âge ?

LOUISE FERNON.

Quatre-vingt-dix ans.

LE PRÉSIDENT.

Comment donc ! quatre-vingt-dix ans ? Est-ce que tu as perdu la tête ?

LOUISE FERNON *(portant ses deux mains à sa tête.)*

Non, pas encore ; mais, grâces à toi, ça ne tardera point.

Le

LE PRÉSIDENT (*impatiente.*)

Enfin, quel âge as-tu?

LOUISE FERNON.

Quatre-vingt-dix ans, je te l'ai déjà dit : on est bien vieille, quand on va mourir.

LE PRÉSIDENT.

Convienst-tu que tu as élevé un serin, à qui tu as appris à siffler la marche du roi?

LOUISE FERNON.

Oui, citoyen; mais il savait cette marche, avant qu'elle fût proscrite; et je n'avais pas encore pu, avec toute la bonne volonté possible, changer ses principes. D'ailleurs, citoyen, ce serin qui siffle, on peut dire agréablement, la marche du roi, est absolument le seul témoin à charge contre moi; mais j'ai un témoin à décharge, que la méchanceté éloigne : c'est un corbeau, qui croasse la carماغولة.

LE PRÉSIDENT.

Sais-tu que nous ne plaisantons pas?

LOUISE FERNON.

Je le vois bien.

LE PRÉSIDENT.

Que penses-tu de Marat?

LOUISE FERNON.

Que c'étoit un scélérat, qui prêchoit le sang; et vous, des scélérats, qui le versez. (*Il se fait un murmure dans la salle, en entendant blasphémer le nom de Marat; le président rappelle à l'ordre avec sa sonnette.*)

LOUISE FERNON.

Président, prends donc garde; le bruit de ta sonnette va éveiller la justice endormie.

(*Cire-poix*, un des jurés, s'est endormi depuis le commencement de la séance; son voisin, voyant le scandale que cela produit, le pousse pour l'éveiller; *Cire-poix* croyant qu'on va aux opinions, et que c'est pour cela qu'on l'éveille, se lève encore dormant, et dit en mettant la main sur sa conscience:)

CIRE-POIX.

Sur mon ame et conscience, j'en ai la conviction intime.

(*Cette erreur de Cire-poix fait rire le peuple du tribunal; ce qui oblige le président de rappeler encore à l'ordre.*)

(*L'ordre rétabli.*)

L'ACCUSATEUR PUBLIC.

Président, je demande la parole.

LE PRÉSIDENT.

L'accusateur public à la parole. (*bas à l'accusateur.*) Dépêche-toi, il est deux heures.

L'ACCUSATEUR PUBLIC.

(*Bas au président.*) Je le sais. (*haut.*) Républicains! que le plus humain d'entre vous prononce sur les coupables: leurs crimes sont-ils assez prouvés?... Quel bruit fait-on là?)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FURETIN, Commissaire, M. De la TOUR, conduit par des Gardes.

FURETIN.

CITOYEN président, voici un émigré que l'on a arrêté dant un village ici près: il y a plus d'un

an qu'il a disparu ; il s'est sans doute écarté du pays qu'occupent les rebelles. Il est prouvé par les papiers, trouvés sur lui, (*il dépose les papiers sur le bureau.*) qu'il se nomme le marquis De la Tour.

Ensemble. { FÉLIX (*avec douleur.*)
Mon cher frère!
SAINT-SYR et SOPHIE. (*avec douleur.*)
M. De la Tour!

M. DE LA TOUR.

Citoyens , prenez garde ; je ne suis point.

L'ACCUSATEUR PUBLIC.

Non, tu n'es point un émigré , n'est - ce pas ? voilà leur langage à tous.

M. DE LA TOUR.

Mais, citoyens, on doit....

L'ACCUSATEUR PUBLIC.

Silence. Ecoute la loi, dont le président va te faire lecture, et tu verras qu'il n'y a rien à répliquer.

LE PRÉSIDENT. (*dans le plus grand désordre.*)

[*A demie voix.*] Oh ! nature ! tout mon être frémit... [*haut*] mes amis... permettez... je ne me sens pas bien [*d'une voix concentrée.*] Oh supplice !

(*Tout le monde a les yeux fixés sur le président, et témoigne le plus grand étonnement ; Clément, qui connaît la cause de son trouble, l'en arrache en piquant son amour-propre.*)

CLÉMENT.

Citoyen président, que sont donc devenus ces sentimens sublimes du nouveau Brutus, qui viennent d'exciter notre admiration ? ... Il envoie son propre fils à la mort, et il semble s'appitoyer sur le sort d'un noble, traître à la patrie !

LE PRÉSIDENT (*se remettant du mieux qui lui est possible.*)

Républicains, pardonnez un moment de trouble, auquel je n'ai pu résister, et dont je ne puis deviner la cause; mon cœur trop sensible a cédé à un mouvement de pitié, mais je reprends toute la sévérité d'un juge. Qu'on livre cet infâme aux bourreaux: son supplice ne sera retardé, qu'autant de tems qu'il en faut pour lui lire la loi, qui le condamne à mort. [*il se dispose à lire la loi.*]

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LA Cit. LEDOUX.

La Citoyenne LEDOUX (*arrive très-vite et en criant:*)

ARRÊTEZ ! arrêtez ! suspendez vos coups ! la nature est outragée ! tous ses droits sont violés ! Le père va massacrer son fils !... (*Elle prend dans ses bras son fils qui se trouve à sa droite ; son mari est à sa gauche.*) Voilà mon enfant, voilà son père, et le monstre l'assassine. Citoyens, écoutez, je vais vous révéler le comble de l'horreur ! Ce n'est pas là le fils de M. De la Tour, c'est le mien. Le tigre qui préside ce tribunal de sang est son père ; il m'a forcé, par les plus horribles menaces, de faire l'échange de ces deux enfans (*en indiquant Félix et le faux De la Tour*) que mon sein nourrissait... Tel est son crime ! le mien est d'avoir cédé à ses fureurs. Citoyens, punissez-moi, donnez-moi la mort ! mais sauvez l'innocence ! (*montrant Félix.*) Voilà le légitime héritier de M. De la Tour, que cet infâme a dépouillé, et qu'il envoyait, sans doute, à l'échafaud.

FÉLIX (*se jettant à genoux et les mains tendues vers le ciel.*)

Dieu , protecteur ! reçois mes actions de graces !
Les bourreaux sont-ils prêts ? je puis braver leurs
coups ! Je ne suis plus le fils d'un cannibale ! je suis
rendu à l'honneur. Ah ! mon père ! ah ! Sophie !
je vois clair maintenant dans mon cœur !

S O P H I E.

Mon cher Félix , le mien ne m'a pas trompé. Je
suis ton épouse de l'aveu de mon père , et c'est la
mort qui va nous unir !

S A I N T - S Y R.

(*Accablé d'étonnement et de douleur.*)

Mes enfans , mes chers enfans !

Le Citoyen D A U V I L É (*un des prévenus avec
véhémence en montrant le président.*)

Citoyens ! voilà son trouble expliqué. La nature
avait encore quelques droits sur son ame féroce.

Le fils de L E D O U X , cru M. D E L A T O U R.
(*Avec l'accent du désespoir et de l'horreur.*)

Lui , mon père !... qu'on me mène à la mort !...
Oh ! ciel ! m'as-tu donc réservé à ce comble d'in-
fâmie !

La Citoyenne L E D O U X.

Mon fils ! mon cher fils ! non , jamais on ne
l'arrachera de mes bras ! (*dans le plus grand dés-
sordre.*) je cède à mon désespoir , je ne me connais
plus !... (*A son époux.*) Monstre ! dégoûtant
du sang de l'innocence ; que l'enfer dans son cour-
roux a vomi sur la terre pour le malheur de l'hu-
manité ! viens assassiner ta famille ! mais c'est en
foulant à tes pieds une épouse expirante que tu par-

viendras jusqu'à ton fils pour le déchirer ! viens nous égorger l'un et l'autre ! Réunis la mère au fils , un parricide de plus peut-il coûter à ta férocité !

(*Au peuple du Tribunal.*)

Et toi , peuple coupable des crimes que tu laisses commettre , sors de ce sommeil funeste ; ne sois plus complice des forfaits ! en venant applaudir à des assassinats , cesse de te faire un spectacle du supplice de tes frères ; songes que le même sort t'attend : ces tigres féroces ne seront rassasiés de sang , que lorsqu'ils ne trouveront plus de victimes à égorger. (*Avec la plus grande force.*) Que ce jour soit le dernier de la terreur , et le premier des vengeances célestes ! Réunissons-nous contre le crime. La justice du ciel et des hommes demande le supplice des assassins ; que leurs membres déchirés soient livrés à la voracité des animaux rugissants , qu'ils ont surpassé en cruauté ! Sauvons , mes amis , sauvons les restes de l'humanité , que ces monstres veulent encore dévorer.

(*Il y a beaucoup de mouvement dans la salle. Le président veut , en vain , rappeler à l'ordre. Il fait des signes aux gardes , et leur crie :*)

LE PRÉSIDENT.

Arrêtez cette femme , . . . qu'on mène ce conspirateur à la mort.

Le fils LEDOUX.

Oui , je demande la mort , puisque je te dois la vie : mais , que ma mémoire ne soit point flétrie. Je ne suis point un conspirateur : moi , trahir ma patrie ! J'en suis incapable. J'ai pu fuir l'oppression des assassins de mon pays ; mais , depuis , j'ai fixé mon séjour à Paris , sous le nom supposé de Dürval. J'appris , bientôt , que M. De la Tour était mort , et que ses biens étaient confisqués. Venir réclamer contre l'injustice , c'était courir à ma perte : et me

livrer moi-même aux bourreaux. Je pris donc le parti de rester à Paris. Mes liaisons avec des patriotes connus, ne laisseront aucun doute sur mon innocence. Qu'on me donne le tems d'en produire les preuves, et qu'ensuite, on m'arrache une vie qui m'est insupportable.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE REPRÉSENTANT DU
PEUPLE. *(Il est suivi de vingt hommes de garde nationale, qui se tiennent dans le fond.)*

LE REPRÉSENTANT.

L'INNOCENCE est sauvée ! l'innocence est sauvée ! Je viens l'arracher aux mains sanglantes des assassins... Citoyens, la Nation vient de reconquérir ses droits. Le tyran Robespierre, et ses infâmes complices, viennent de porter la peine de leurs forfaits liberticides... C'est de ce moment, que nous devons nous regarder comme vraiment libres. La convention, par ma voix, apporte des consolations dans cette malheureuse cité. Le règne des scélérats est passé. Je viens rendre à la liberté les infortunés qu'ils n'ont point encore égorgés. *(Aux prévenus.)* Trop heureux, mes amis, d'être arrivé, assez à tems, pour vous arrêter au bord du tombeau, où ces tigres allaient vous précipiter... Chers et malheureux concitoyens, vous êtes libres...

(Tous les prévenus se précipitent des gradins, pour venir témoigner leur reconnaissance au Représentant. Ils se jettent dans les bras les uns des autres. Ils lèvent les mains, les uns vers le Ciel, les autres, vers le Représentant. On abandonne ce tableau intéressant à la bonne volonté des acteurs. Les gardes qui étaient avec les prévenus sur les gradins, profitent de ce moment pour en descendre.)

LE REPRÉSENTANT.

Mes amis , allez essayer les larmes de vos familles désolées. Vous devez être tous de bons citoyens , puisque vous étiez voués aux vengeances des scélérats. La clémence et la justice vont désormais siéger , dans nos tribunaux , à la place de la vengeance et de la terreur. Oui , mes amis , justice aux bons citoyens ; guerre à mort aux assassins. . .

TOUS (*se tournent vers les juges et disent :*)

Guerre à mort aux assassins. . .

LE REPRÉSENTANT.

Gardes , saisissez les agens de la tyrannie abattue. Précipitez-les dans ces noirs cachots , où l'innocence a gémi trop long-tems ; mais qui deviendront , désormais , le séjour du crime et de la scélératesse. Que ceux qui ont été les instrumens de leur fureur , soient incarcérés avec eux ; jusqu'à ce que l'on soit pleinement instruit de leur conduite.

(*Sur cet ordre du Représentant , les juges et jurés sortent de leurs places. Les gardes descendent la scène , sur deux rangs , et les entourent. Les gendarmes qui étaient sur les gradins , remontent la scène , quand les autres gardes la descendent. Et ils sortent , tous ensemble , quand on emmène les Juges , etc.)*

LE REPRÉSENTANT [*aux Juges.*]

Monstres , votre présence inspire l'horreur ! allez ensevelir vos crimes , dans la nuit des cachots , jusqu'à ce que la loi vous en tire , pour vous livrer à des supplices trop doux pour vous.

[*Les Gardes les emmènent tous. Après leur sortie , les personnages nécessaires à la dernière scène sont sur le devant , et les autres prévenus sont derrière.*]

Scène

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, excepté ceux qu'on vient d'emmener.

LE REPRÉSENTANT *[appercevant le fils Ledoux.]*

EH! vous voilà, mon cher Durval; par quel hasard, dans ce pays? Voilà huit grands jours que nous ne nous sommes vus. Je craignais que vous n'eussiez été victime des derniers troubles qui ont agité Paris.

Le fils LEDOUX *(il passe auprès du représentant qui lui tend la main.)*

Mon cher ami, vous venez m'arracher des mains des bourreaux; mais vous ne me rendez à la vie que pour me rendre à l'infortune : je ne possède plus rien au monde.

FÉLIX.

Vous n'avez rien perdu, mon cher frère, que le nom De la Tour; vous n'avez plus de père, mais il vous reste une bonne mère, elle est la mienne aussi; son sein nous a nourri l'un et l'autre : je ne veux vous disputer que son cœur. Quant à votre fortune, elle est la même, partagez-la avec cette tendre mère : moi, ne serai-je point assez riche avec le cœur et la main de ma Sophie?

SAINT-SYR.

Bien, mon cher Félix; ce dernier trait est digne de ton cœur : je reconnais le fils de mon ami et l'époux de Sophie!

La Citoyenne LEDOUX *(à son fils.)*

Et toi, mon fils, pourras-tu jamais me pardonner?

K

Le fils de LEDOUX.

Qui plus que moi a besoin d'indulgence ! ma mère, daignerez-vous oublier les écarts de ma jeunesse ? instruit par le malheur, je vais me montrer digne de vous appartenir : ma tendre mère ! serrez dans vos bras le plus respectueux des enfans...

LE REPRÉSENTANT.

Tout ceci, mon cher Durval, est une énigme pour moi ; mais je n'en veux savoir le mot que quand j'aurai rempli des devoirs sacrés auprès des malheureux. (*il lui tend la main.*)

SAINT-SYR.

Mon cher Félix, ta récompense est prête. [*Au geolier.*] Et toi, mon cher Simon, tu ne me quitteras plus, j'espère. Ta famille devient aujourd'hui la mienne.

LE GEOLIER.

Oh ! ma femme ! oh ! mes enfans ! vous serez donc heureux ! [*il se précipite sur la main de M. de St. Syr et la baise avec transport.*]

SAINT-SYR [*aux prévenus.*]

Mes amis, rendons grâces au ciel dont la providence a veillé sur nos jours. [*au représentant.*] Et vous, citoyen, soyez notre interprète auprès de vos dignes collègues ; portez nos vœux et nos actions de grâces dans le sein de la Convention ; dites-lui qu'elle a conservé à la République de bons citoyens, qui la serviront de tous leurs moyens, et QUE LA CLÉMENTCE RENDRA PLUS DE CŒURS A LA PATRIE, QUE LA TERREUR NE LUI A FAIT D'ENNEMIS.

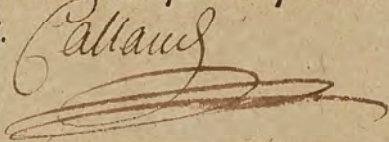
F I N.

A V E R T I S S E M E N T

D E L' A U T E U R.

*J*E déclare me réserver tous mes droits pour l'impression, la vente et la distribution du Drame intitulé *Encore un Brutus*, ou le Tribunal Révolutionnaire de Nantes, ainsi que pour la représentation sur tous les théâtres de la République.

J'annonce, en outre, qu'on ne doit ajouter foi qu'aux exemplaires qui seront signés de moi.



E R R A T A.

On a oublié d'indiquer, en tête du premier Acte, que la scène se passe chez le citoyen Ledoux, président du tribunal.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA PARTIE I.

Le premier chapitre est consacré à l'exposition
de l'état de la science de l'économie
politique avant l'époque de l'école
moderne. Le second chapitre est consacré
à l'exposition de l'état de la science
de l'économie politique pendant l'époque
moderne. Le troisième chapitre est consacré
à l'exposition de l'état de la science
de l'économie politique pendant l'époque
moderne.

Le quatrième chapitre est consacré à l'exposition
de l'état de la science de l'économie
politique pendant l'époque moderne.

TABLE DES MATIÈRES

Le premier chapitre est consacré à l'exposition
de l'état de la science de l'économie
politique avant l'époque de l'école
moderne. Le second chapitre est consacré
à l'exposition de l'état de la science
de l'économie politique pendant l'époque
moderne. Le troisième chapitre est consacré
à l'exposition de l'état de la science
de l'économie politique pendant l'époque
moderne.

